

Université de Montréal

La formation du sujet dans la philosophie féministe de Judith Butler

par

André Turgeon

Département de philosophie
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la faculté des études supérieures en vue de l'obtention du grade de M.A.
en philosophie, option philosophie au collégial

Décembre 2014

Copyright, André Turgeon, 2014

Résumé

Dans *Trouble dans le genre*, Judith Butler conteste l'aspect identitaire du féminisme, qui selon elle produirait de nouvelles possibilités d'exclusion, basées sur la catégorie même de « femme ». Je ne contesterai pas le mouvement qu'elle adopte, à savoir que la sexualité informe du genre, qui produit le sexe, bien que j'exposerai les difficultés que cela soulève. Mon intérêt se situe dans la vision que Butler a de la formation des sujets individuels et de leur rattachement à des identités collectives, via la performativité du genre. Sa position voulant que le genre soit un acte et l'identité une pratique, je vais expliquer comment elle conçoit l'humain constitué par ses actes et critiquer, avec deux auteures féministes, sa conception du genre. J'en conclurai que Butler doit admettre qu'une forme d'identité féminine soit nécessaire au féminisme tout en tenant compte de son plaidoyer d'inclusion des individus aux sexualités marginales.

Mots clés

Judith Butler, féminisme, sujet, genre, performativité, anti-essentialisme, post-structuralisme.

Abstract

In *Gender Trouble*, Judith Butler challenges feminism as identity politics, which, according to her, would produce a new set of potential exclusions, based on the category “woman”. I will not dispute how she articulates that sexuality gives sense to gender, which produces sex. My interest lies in how Butler understands the process of becoming a subject for an individual, and how people tend to belong to a collective identity, via gender performativity. She states that gender is an act and identity a form of practice. I will explain how she understands that human beings are constituted by their acts and criticize, according to two feminist authors, her conception of gender. I will conclude that Butler has to admit that some kind of feminine identity is necessary to feminism, even when we consider her plea for the inclusion of individuals sexually marginalized.

Key Words

Judith Butler, feminism, subject, gender, performativity, anti-essentialism, post-structuralism.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	1
PREMIER CHAPITRE : Les éléments essentiels de la pensée de Judith Butler.....	3
1.1 : Les notions principales.....	3
1.2 : Le contexte théorique.....	7
1.3 : Le contexte historique.....	12
1.3.1 : Le contexte historique féministe.....	12
1.3.2 : L'émergence des mouvements homosexuels.....	14
Conclusion.....	15
DEUXIÈME CHAPITRE : La formation du sujet et la performativité du genre.....	16
2.1 : La formation du sujet.....	16
2.2 : La performativité du genre.....	24
2.2.1 : Le sexe précède le genre.....	25
2.2.2 : L'absence d'acteur derrière l'acte.....	30
Conclusion.....	32
TROISIÈME CHAPITRE : La critique venant de Seyla Benhabib.....	34
3.1 : L'argumentation de Benhabib.....	34
3.2 : Le problème théorique.....	37
3.3 : Le problème politique.....	41
Conclusion.....	43
QUATRIÈME CHAPITRE : La critique venant de Nancy Fraser.....	45
4.1 : Le problème théorique.....	46
4.2 : Le problème politique.....	49
Conclusion.....	53
CONCLUSION.....	54
BIBLIOGRAPHIE.....	55

Remerciements

Merci à mon complice Léo Farley, pour ses encouragements incessants et son soutien quotidien.

Merci également à mes premiers lecteurs : Madame Ryoa Chung, pour sa lecture critique et ses conseils avisés; mes parents Fernand Turgeon et Raymonde Jetté, qui m'ont aidé à clarifier nombre d'idées et finalement mon frère Benoît Turgeon, qui a accepté le rôle ingrat de maître de la discipline!

Merci enfin à mes bons amis Michel Mondou et Guillaume Gibello, qui se sont informés de la progression de ma recherche et m'ont encouragé à la poursuivre.

INTRODUCTION

En cherchant à ne pas exclure les sexualités marginales, l'anti-essentialisme de Judith Butler laisse-t-il encore une place à une forme d'identité féminine, nécessaire au féminisme?

Nous avons choisi de nous intéresser à Judith Butler d'abord en raison de sa conception radicalement politique de l'être humain. Nous verrons qu'avec elle, le tournant culturel¹ du féminisme s'appuie avant tout sur l'analyse du pouvoir, des rapports de force présents dans la société et dans le langage. La seconde raison qui rend Judith Butler intéressante à nos yeux est sa contribution à la philosophie : sa contestation de l'évidence, sa « guerre contre les faits », son questionnement sur la « nature » de la nature humaine. Ces éléments font d'elle une philosophe à lire et à mieux comprendre. Enfin, qu'elle nous soit contemporaine et encore largement incomprise ou caricaturée rend cette auteure encore plus attrayante. Ce n'est toutefois pas tant Judith Butler elle-même qui nous intéresse que ses écrits, surtout ses premiers écrits où ses thèmes de prédilection apparaissent, appelant à un développement ultérieur.

Ce mémoire s'attache à l'analyse et à la réflexion à partir de l'ouvrage marquant de Judith Butler, *Gender Trouble; Feminism and the Subversion of Identity* (1990), traduit en français sous le titre *Trouble dans le genre; pour un féminisme de la subversion* (2003). Nous traiterons des principales notions qui le composent ou y ont été forgées, telles que la performativité du genre et l'hétéronormativité, bien que ce terme n'y apparaisse pas, et plus largement du vocabulaire du trouble et de la subversion que l'on retrouve dans la théorie *Queer*, dont Butler est un précurseur et l'une des principales figures d'inspiration.

La nature et la taille de ce mémoire ne nous permettront de couvrir ni l'ensemble des théories féministes ou la pensée de Butler jusqu'à aujourd'hui, ni d'expliquer toutes les sources

¹ Le « tournant culturel » du féminisme est lié à l'émergence des *Cultural Studies*, qui proposent une approche multidisciplinaire de la recherche en sciences humaines. Empruntant des concepts et des méthodes principalement à la philosophie, à la sociologie, à l'anthropologie culturelle et à la littérature, le tournant culturel fait une large part aux courants minoritaires du féminisme.

Le féminisme « culturaliste » qui en est issu s'intéresse à la situation des femmes de toutes les cultures et courants idéologiques mais a souvent tendance à essentialiser les genres et à confondre sexe et genre. Pour le situer davantage, *Trouble dans le genre* est un écrit découlant de trois courants féministes : radical, culturaliste et surtout post-structuraliste.

et références qu'elle utilise. Cela dit, nous tenterons de brosser un portrait assez large de ses sources, qui sont nombreuses.

Le premier objectif de ce mémoire est de cerner la pensée de Judith Butler au moment où elle a écrit *Trouble dans le genre* et d'en approfondir notre compréhension afin d'être en mesure de la présenter clairement. Notre second objectif est de répondre au questionnement que Butler ne manque pas de soulever quant aux identités, et particulièrement l'identité féminine. Quel sens donner à l'identité féminine si elle ne se réfère plus à un donné naturel?

Ce mémoire est constitué de quatre chapitres. Le premier chapitre présente les éléments essentiels de la pensée de Judith Butler; le second traite de la formation du sujet et entre plus en détails dans l'étude de la thèse centrale de *Trouble dans le genre*, la performativité du genre. Le troisième chapitre fait état de la critique adressée à l'auteure de *Trouble dans le genre* par Seyla Benhabib concernant le déterminisme du genre. Enfin, le dernier chapitre s'intéresse à la vision politique de Butler, que nous présenterons comme étant complémentaire de la conception de la justice formulée par Nancy Fraser. Nous répondrons à notre question de recherche, avec, comme première hypothèse, qu'une forme d'identité féminine peut être partagée et servir de fondement instable² au féminisme tel que conçu par Judith Butler.

² L'instabilité des fondements est une caractéristique partagée par toutes les sciences qui prennent l'être humain comme objet de connaissance, en philosophie post-structuraliste.

PREMIER CHAPITRE

Les éléments essentiels de la pensée de Judith Butler

Afin de présenter l'univers théorique de Judith Butler, le premier chapitre divisé de la manière suivante : premièrement, les notions principales (1.1) utilisées par Butler seront exposées, suivies du contexte théorique (1.2) dans lequel s'inscrivait Butler lorsqu'elle a rédigé *Trouble dans le genre*. À cet effet, la méthode post-structuraliste adoptée par Butler sera présentée avant de donner un aperçu historique (1.3) du féminisme (1.3.1) et des mouvements militant pour les droits des homosexuels (1.3.2), qui orientent tous deux la démarche de Butler.

1.1 Les notions principales

La question des politiques basées sur l'identité est particulièrement délicate lorsqu'elle touche aux théories de l'homosexualité. Les sciences n'ayant toujours pas établi si l'orientation sexuelle était innée ou acquise, l'adhésion à l'une ou l'autre de ces thèses ne peut que relever de la croyance ou du choix idéologique. Le problème est d'autant plus complexe que l'orientation sexuelle est quelque chose qui se *découvre* à un moment variable de la vie des individus et que ceux qui témoignent de leur homosexualité *de naissance* ne le peuvent qu'en interprétant leur passé à la lumière de l'identité qu'ils se sont forgée au fil de leurs expériences. Cela dit, « l'identité homosexuelle », qu'elle soit un fait empirique ou une fiction politique, peut servir des idéologies tant réactionnaires que progressistes, selon le discours de légitimation qu'elle sert. Particulièrement, la notion « d'essence homosexuelle », censée justifier l'absurdité des tentatives de *conversion* à l'hétérosexualité, n'arrive pas à expliquer sa propre genèse, sinon en tant que stratégie politique. Nous entendons par essentialisme la croyance selon laquelle les choses sont dotées d'une essence, de propriétés fixes et invariables. Le recours à une essence permet généralement d'établir une certaine unité entre individus et éventuellement de les fédérer à travers une identité commune. En ce sens, l'essence permettrait toujours de différencier les individus selon des caractéristiques identitaires reconnaissables, de les classer en catégories générales et souvent de hiérarchiser ces catégories sur une échelle de valeur.

Plutôt que de chercher à démontrer qu'une essence homosexuelle existe ou pas, il nous semble pertinent de suivre Judith Butler dans son questionnement sur l'existence des essences masculines et féminines et de voir comment le féminisme peut être davantage inclusif. En effet,

si les discours identitaires lesbiens contestent, par exemple, la fonction immuable et naturelle de la catégorie de « femme », désignant par essence les individus dont le sexe destine à la reproduction et à la responsabilité des soins qui en découlent, c'est parce que les lesbiennes s'identifient en tant que « femmes » aimant les femmes et que le sens du terme « femme » les inclut et les exclut à la fois. Elles sont incluses parce que l'essence féminine se réfère en premier lieu au corps des individus (à leur sexe). De ce sexe, découlerait ensuite un ensemble d'attributs et de comportements immuables, liés d'abord à la fonction reproductrice, et ensuite aux fonctions (immuables) que « doivent » accomplir les individus qui sont hommes ou femmes, c'est-à-dire leur genre. C'est sur la base du genre que les lesbiennes et la plupart des autres minorités sexuelles sont exclues de l'explication de la différence sexuelle à partir des essences masculine et féminine.

La théorie féministe oppose deux visions de la différence sexuelle : l'essentialisme selon lequel la différence sexuelle est innée et le constructivisme selon lequel la différence sexuelle est acquise. Pour les anti-essentialistes, le sujet humain « genré » (s'identifiant à un genre particulier) est constitué via un système complexe de rapports sociaux, culturels, psychiques et historiques. C'est à ce courant que Judith Butler se rattache, soulignant que l'incapacité « essentielle » des minorités sexuelles à incarner de « vrais » hommes et femmes invalide la thèse des essences masculine et féminine. Autrement dit, que l'existence de plusieurs exceptions à une règle qui se prétend « naturelle » pose le problème de la vérité de cette « nature » et de son fonctionnement.

Butler distingue les notions de genre, de sexe et de sexualité. Pour les caractériser simplement, nous dirons que le genre est ce qui désigne un ensemble d'attributs associés au masculin ou au féminin (l'aspect social du genre est primordial); le sexe se réfère à l'anatomie des individus; la sexualité est associée au désir des individus de développer des relations intimes avec au moins un partenaire (ensemble de pratiques ou de fantasmes relevant à la fois de phénomènes psychiques et corporels).

Judith Butler conteste la nécessité pour le féminisme de se doter d'une politique identitaire, postulée par l'existence d'un sujet féminin, pour légitimer ses revendications et mobiliser des acteurs autour d'une cause commune. Elle s'oppose au recours à une essence

féminine et à son contenu supposé comme justification de l'exclusion des minorités sexuelles. Elle cherche à démontrer que pour fonctionner, la catégorie « femme » crée de nouveaux types de subordination en cherchant à atténuer les différences vécues par les sujets féminins réels, au nom d'une identité pré-politique (la différence sexuelle « naturelle »). La question de la délimitation du domaine politique, par son exclusion du « pré- » et du « non-politique », est d'autant plus importante pour le féminisme que l'exclusion des femmes de la vie publique a, jusqu'à tout récemment, été justifiée par la nature de leur fonction pré-politique : le domaine nécessaire mais dévalué de la reproduction. Reléguée à la vie privée, la fonction reproductrice ne qualifiait pas les femmes pour les choses publiques, politiques.

L'identité féminine est le sentiment qu'a une personne « d'être » une femme et de partager cette condition (cette situation) avec d'autres individus. Qu'est-ce donc que les femmes ont en commun, qui les rende identiques? Un corps semblable? Une essence, une nature propre qui les constituerait fondamentalement en tant qu'être féminin, absolument différent d'un être masculin? Si, comme le suggère Judith Butler, le féminisme ne peut être fondé sur une essence féminine, comment penser représenter les femmes politiquement, voire les libérer de l'oppression à laquelle elles se buttent parce qu'elles sont femmes? Quelle pertinence le féminisme peut-il toujours avoir s'il est faux de prétendre que « les femmes » se qualifient en tant que sujets politiques cohérents; pour le dire crûment, si les femmes n'existent pas?

Le sujet féminin mis en cause par Judith Butler est celui qui se constitue hors du champ politique, en ayant recours à une essence éternelle. Butler invite ses lecteurs à changer le cadre de la théorie féministe, ou du moins à comprendre comment ce cadre a été institué. Le féminisme se condamne peut-être à lutter sans cesse contre ses propres contradictions s'il se fonde sur des catégories qui n'étaient pas conçues pour lui au départ. Pour qu'il y ait politique, il devrait en théorie y avoir un sujet reconnaissable pour le supporter. Puisque Butler s'intéresse à la formation du sujet à partir de divers régimes de pouvoir, c'est que le politique précéderait le sujet. Cette position est très inconfortable pour de nombreuses féministes, qui y ont vu un danger pour le féminisme et ses acquis. L'anti-essentialisme de Butler soutient le contraire : le recours à une identité féminine ne serait-il pas une ruse du pouvoir cherchant à replonger les femmes hors du champ politique?

Judith Butler travaille à renverser l'opinion commune selon laquelle le genre s'imposerait socialement aux individus selon leur sexe biologique :

« Si le sexe devenait une catégorie dépendante du genre, la définition même du genre comme interprétation culturelle du sexe perdrait tout son sens. On ne pourrait alors plus concevoir le genre comme un processus culturel qui ne fait que donner un sens à un sexe donné (c'est la conception juridique); désormais, il faut aussi que le genre désigne précisément l'appareil de production et d'institution des sexes eux-mêmes. En conséquence, le genre n'est pas à la culture ce que le sexe est à la nature; le genre, c'est aussi l'ensemble des moyens discursifs/culturels par quoi la « nature sexuée » ou un « sexe naturel » est produit et établi dans un domaine « prédiscursif », qui précède la culture, telle une surface politiquement neutre *sur laquelle* intervient la culture après-coup »³

Le mode ontologique binaire de l'essentialisme, « être une femme » ou « être un homme », non seulement reconduit une logique d'exclusion systématique, mais tend à renforcer malgré lui les préjugés sexistes en « emprisonnant » l'individu dans une catégorie, alors que le libre choix d'en faire partie ou non ne lui est pas donné. Le problème est à la fois métaphysique et politique parce qu'il s'agit d'appréhender « l'être » des personnes selon le sexe et le genre auxquels elles se rattachent (ou se trouvent rattachées par d'autres) et selon Butler, d'aménager un espace où la liberté (la vérité?) des personnes puisse s'exprimer. Si les politiques identitaires ont l'avantage de mobiliser les individus autour d'intérêts partagés, elles peuvent aussi entraîner des délibérations internes douloureuses à cause de la concurrence qu'elles peuvent se livrer chez un même individu.

Chez Butler, il y a nécessité d'appréhender la construction du genre comme un processus. La philosophe entend tabler sur le caractère inéluctable du genre pour élaborer une théorie déstabilisante : le genre, conçu comme performatif, aurait la capacité de dépasser les discours identitaires (qu'ils soient basés sur le sexe ou la sexualité) parce qu'il n'est pas substantiel.

Thèse centrale et controversée de *Trouble dans le genre*, la performativité est une reprise de la notion linguistique développée par le philosophe John Langshaw Austin que Butler applique au genre. Austin démontre, dans son ouvrage *Quand dire, c'est faire*⁴, que certains

³ BUTLER, J., *Trouble dans le genre*, Éditions La Découverte, Paris, 2005, p. 69

⁴ Voir : AUSTIN, J.L., *Quand dire, c'est faire*, Éditions du Seuil, Paris, 1970. Traduction de *How To Do Things With Words*, [1955].

énoncés ont le pouvoir de faire advenir leur contenu, c'est-à-dire qu'ils ne font pas que décrire un fait, ils font quelque chose qui change immédiatement la réalité. L'exemple le plus connu est celui des paroles prononcées par le détenteur de l'autorité (juge, prêtre, maire, etc.) à l'occasion d'un mariage: « Je vous déclare mariés ». Dès qu'elle est prononcée, cette phrase marque un changement de statut pour le couple auquel elle est adressée (plusieurs conditions doivent toutefois être réunies pour que l'énoncé soit performatif ; premièrement, que le locuteur souhaite réellement faire l'acte et dans l'exemple qui précède, qu'il y ait un couple à marier, etc.).

Il s'agit donc, pour Butler, de démontrer en quoi les catégories de genre sont des fictions culturelles qui modèlent la réalité selon le pouvoir qui leur est fourni par les normes sociales qui reconduisent un système d'hétérosexualité « obligatoire », sous peine de souffrances variées. Il n'est pas uniquement question chez Butler de dénoncer les difficultés d'acceptation des minorités sexuelles; toute personne, même hétérosexuelle, dont le genre diffère de la norme peut faire face à des injonctions de conformité. La visée de Butler est politique : en faisant découler le sexe du genre et non plus le contraire, elle soutient que la culture délimite ce qui constitue la nature, et donc que l'évidence de la différence sexuelle dans la réalité sociale (l'existence perceptible et reconnaissable d'hommes et de femmes) est construite. Notre recherche en découle : comment Butler conçoit-elle un sujet pour le féminisme sans avoir recours à une essence? Est-ce Butler annonce ainsi la fin du féminisme? Y a-t-il moyen de « sauver » le féminisme tout en tenant compte de la contribution de Butler?

1.2 Le contexte théorique

Avant d'entrer plus avant dans la description du post-structuralisme de Judith Butler, l'influence considérable de l'anthropologue Gayle Rubin dans l'élaboration de *Trouble dans le genre* doit être soulignée. L'œuvre de Rubin s'attache à en premier lieu à questionner les canons de l'anthropologie structuraliste depuis Lévi-Strauss, et ensuite à plaider en faveur d'une plus grande liberté des mœurs sexuelles. Le système de *sexe/genre*, développé par Rubin⁵ théorise le mécanisme culturel qui transforme les individus biologiquement mâles et femelles en des genres

⁵ RUBIN, G., « L'économie politique du sexe : transactions sur les femmes et système de sexe/genre », traduction de « *The Traffic in Women* », dans *Cahiers du CEDREF*, no 7, Paris, 1998.

hiérarchisés. Le système s'imposerait par les institutions culturelles (la famille et l'hétérosexualité obligatoire).

Butler qualifie de matrice hétérosexuelle⁶ ce mécanisme, assignant aux individus une place déterminée dans un rapport binaire où les pôles masculins et féminins sont en opposition exclusive absolue. Bien que le terme soit absent de *Trouble dans le genre*, Butler y décrit ce qu'on appelle depuis l'hétéronormativité, c'est-à-dire le système de normes sociales qui permet à l'hétérosexualité de conserver son statut hégémonique en expulsant les individus qui en diffèrent à la marge du champ social. L'hétéronormativité est une notion majeure de la théorie *Queer*, largement tributaire de la contribution de Butler au féminisme.

Une description rapide du structuralisme s'impose. Le structuralisme fait apparaître la réalité comme un effet de structures (la culture humaine pouvant être comprise à partir de modèles, comme les langages). Bien que reprenant certains de ses modèles, Rubin, en critiquant dans l'anthropologie de Lévi-Strauss l'analyse « fataliste » de la subordination des femmes, ouvre la voie à Butler pour critiquer l'application des schémas structuralistes à la psychanalyse, telle qu'opérée par Jacques Lacan.

L'intérêt de Judith Butler envers la psychanalyse se situe dans ses explications des processus qui forment les sujets et les genres. Nous entendons par là que l'étude des phénomènes psychiques révèle les événements qui rendent l'individu « sujet »⁷ et du même coup lui font adopter un genre. Nous y reviendrons au chapitre suivant. Pour l'instant, notons que Butler reproche à Lacan de clore les possibilités de signification des genres en les fixant dans un schéma présenté comme étant universel. Butler entend dépasser la prétendue universalité de la signification des genres, dont découlerait la subordination universelle des femmes, en questionnant la force de ce type de discours et les rapports de pouvoir qui le rendent possibles.

⁶ Il s'agit de la grille d'intelligibilité qui naturalise les corps, les genres et les désirs. « Dans ce modèle, l'existence d'un sexe stable est présumée nécessaire à ce que les corps fassent corps et aient un sens, un sexe stable traduisible en un genre stable (le masculin traduit le mâle, le féminin traduit la femelle) et qui soit défini comme une opposition hiérarchique par un service obligatoire : l'hétérosexualité » (Note de bas de page, *Trouble dans le genre*, p. 66).

⁷ C'est-à-dire le processus de subjectivation des individus, par lequel ils développent leur identité propre. Butler s'intéresse à la théorie développée par Freud quant au clivage du Moi et à la relation d'objet, de même qu'à celle de Lacan sur le sujet de l'énonciation, recentré sur l'étude du langage.

La psychanalyse conçoit aussi la sexualité comme principe d'explication du fonctionnement de la personnalité des sujets.

Pour réussir à suivre Butler, distinguons d'abord l'être humain de l'homme, et ensuite l'homme du sujet. Le sens du mot « homme » diffère de celui de « l'être humain » parce qu'il désigne l'objet du savoir des sciences humaines et a donc été forgé lorsque les sciences humaines se sont constituées. « L'homme » est un objet pouvant être étudié, et la prétention à la vérité des sciences humaines est toujours modérée par la difficulté de se situer à la fois comme sujet-observant et objet-observé. D'un côté, la pensée structuraliste montre que « l'homme » est pris dans un ensemble de structures complexes; s'il peut les penser et les décrire, peut-il réellement agir sur elles? D'autre part, la psychanalyse a dévoilé à « l'homme » qu'une grande part de son activité était régie par son inconscient. « L'homme » et la « femme » peuvent-ils être les sujets de leur histoire?

Le post-structuralisme entend répondre au structuralisme en tenant compte de la description des phénomènes sociaux présentés, mais considère qu'une explication complète doit sortir du cadre de l'analyse parce que les systèmes se referment toujours sur eux-mêmes dans leurs termes. En d'autres mots, les post-structuralistes soutiennent que les schémas d'explication des sciences humaines ne rendent pas compte de toute la complexité de l'être humain. Les sciences se constituent en discours « vrais » et utilisent des fondements dont le sens peut être contingent. C'est pourquoi Judith Butler s'intéresse à la formation des catégories d'intelligibilité⁸. Par exemple, « femme » est une catégorie utilisée par différents discours : scientifique (l'anatomie des humains), linguistique (le genre attribué aux choses) et juridique (le type de personne auquel s'applique la loi).

La notion de pouvoir est majeure dans *Trouble dans le genre*, particulièrement la ruse du pouvoir qu'impliquent les discours de légitimation des sciences. L'approche généalogique qu'elle préconise vise à découvrir quelles configurations du pouvoir permettent aux discours de se constituer comme étant vrais et universels. Lorsque « femme » sert de sujet au féminisme, la catégorie entend unir sous le même vocable un grand nombre d'individus. Sur quelles bases?

⁸ L'intelligibilité désigne la possibilité pour un phénomène d'être saisi par la raison. Le langage désigne une réalité par un nom, qui peut avoir plusieurs sens.

Selon quelles procédures d'exclusion? Et qui est autorisé à fixer la norme de ce qui constitue une femme ou non?

Judith Butler s'inspire de la conception du pouvoir du philosophe Michel Foucault pour affirmer que le sujet « femme » est un effet de pratiques de pouvoir, c'est-à-dire qu'il est moins un agent⁹ politique qu'un produit; il serait la conséquence de discours et de rapports sociaux qui le feraient se constituer. Autrement dit, il faut prendre en compte le contexte dans lequel un sujet est reconnu : le contexte ne permet-il pas de le reconnaître *en tant que* sujet? La position inverse, qui présume de l'existence du sujet hors-contexte, ne désavoue-t-elle pas l'ensemble de sa situation? N'est-elle pas aveugle aux normes qui lui font reconnaître à l'avance ce qui *est* un sujet¹⁰ ou pas?

Le problème de la reconnaissance des sujets est central en politique car il permet d'établir un rapport entre les parties, et ce rapport inclut toujours une dimension de force. La légitimité de la position des parties en découle, surtout lorsqu'un sujet nie cette position à un autre ou qu'un individu ou un groupe s'accapare de la position de sujet pour en dicter le sens (comme dans une définition essentialiste de la femme, sujet du féminisme). C'est non seulement la reconnaissance des sujets qui est questionnée mais aussi le lien plus général qui unit la vérité et la connaissance du monde et le pouvoir véhiculé par les discours d'explication du monde.

Le pouvoir, selon la conception foucauldienne reprise par Judith Butler, est diffus. Il n'est pas question d'une autorité suprême qui dicte de manière verticale ce qui est acceptable ou non. Le pouvoir serait plutôt un réseau de relations présent à tous les niveaux. En d'autres mots, les rapports de force n'ont pas de source unique, ils viennent de partout à l'intérieur du domaine où ils exercent et en constituent la dynamique.

La conception du sujet développée par Foucault a grandement influencé Judith Butler. Chez Foucault, la subjectivation implique qu'afin de devenir pleinement un sujet (un être réel doté de qualités et qui produit ses actes), l'individu doit se soumettre à un ensemble de normes qui rendent son moi intelligible à lui-même et aux autres¹¹. La cible principale du pouvoir serait

⁹ L'agent est un sujet qui a la possibilité d'initier une action.

¹⁰ Le sujet est ici compris comme étant une personne dotée d'une identité propre occupant une position unique dont il est conscient. Il est reconnaissable et peut agir et penser.

¹¹ Voir FOUCAULT, M., *Histoire de la sexualité (Tome 1 : La volonté de savoir)*, Gallimard, Paris, 1976.

ainsi de dominer le corps, soit par la violence d'un châtement, soit par la méthode plus douce de la correction¹². De plus, il analyse l'incorporation des normes par les individus à travers la culpabilisation et la possibilité d'être reconnu fautif en tout temps (l'incorporation est littérale : les normes sont non seulement gravées dans l'esprit mais aussi dans le corps, qui s'efforce d'y être conforme).¹³ Il s'agit de l'assujettissement, où pour être reconnu en tant que sujet (possédant une certaine puissance), l'individu se soumet aux normes ambiantes (toujours plus puissantes que lui).

Lorsque Butler s'interroge sur le rapport entre sujet et genre, elle reconnaît que ce dernier soit nécessaire à l'intelligibilité des sujets. Tout sujet individuel doit être genré pour être reconnu par soi-même et par autrui. Puisqu'elle soutient que le genre est performatif, le contenu de signification des normes du genre est crucial (et pourtant contingent) et s'oppose ainsi aux discours scientifiques qui ont la prétention de connaître le genre, de dire ce qu'est le genre en vérité.

Pour Butler, la déconstruction¹⁴ du sujet vise à comprendre comment les individus se présentent comme tels, ou ont accès à cette position dans le langage. Il s'agit de l'analyse critique de la structure qui forme le sujet. À travers différentes matrices d'intelligibilité, un pouvoir est à l'œuvre pour constituer les sujets. Les matrices, c'est-à-dire les systèmes idéologiques par lesquels les individus sont catégorisés, fonctionnent selon une logique binaire et hiérarchisée. Chez Butler, des normes, des forces politiques précèdent et encadrent la constitution des sujets; elle s'oppose à la conception moderne, dominante en Occident et chez les féministes, de sujet « autonome et universel » parce que les discours qui le justifient le situent avant que le domaine politique ne survienne. Selon l'analyse de Butler, la catégorie « femme » est constituée comme le pôle opposé et inférieur de la catégorie « homme ». Pour que les catégories soient intelligibles, les matrices fixent des normes de cohérence entre divers éléments associés. Butler s'intéresse à la cohérence du sexe, du genre et de la sexualité, qui sont des thèmes récurrents du féminisme.

¹² Voir : FOUCAULT, M., *Surveiller et punir* [1975], Gallimard, Paris, 1993.

¹³ Voir Foucault, M., idem.

¹⁴ La déconstruction est une méthode d'analyse qui cherche à révéler les différents contenus de signification, souvent implicites, sur lesquels les concepts sont bâtis et prêtent à confusion.

1.3 Le contexte historique

1.3.1 Le contexte historique féministe

Il est difficile de définir exactement le moment où le féminisme américain passe de la deuxième à la troisième vague¹⁵. Le point de vue que nous adoptons est celui de présenter *Trouble dans le genre* comme s'inscrivant dans ce passage de renouvellement des thèmes qui ont modifié la théorie et les pratiques féministes. Nous considérons qu'autour de 1990, les théoriciennes féministes se sont largement mises à aborder dans leurs travaux différents enjeux liés à l'identité féminine et que c'est à partir de cette « crise identitaire » que s'est lentement déployée une troisième vague. Notre façon de distinguer les « époques » du féminisme peut être, comme toute catégorisation historique, sujette à discussion en fonction des critères employés. L'intérêt que nous y voyons tient au fait que nous croyons que les idées de Judith Butler ont pu marquer un changement théorique pour le féminisme et qu'elles s'inscrivent dans une histoire, là où se rencontrent théories politiques et mouvements sociaux. D'ailleurs, pour Butler, la première catégorie problématique est précisément la « femme » du féminisme.

Afin de brosser un rapide portrait des différentes vagues du féminisme, disons simplement que la première vague a été constituée par les pionnières du mouvement en Occident. Leurs revendications portaient principalement sur la reconnaissance de l'égalité juridique entre les hommes et les femmes; l'obtention du droit de vote par les femmes est leur principale réalisation « pratique ». Les arguments que ces pionnières ont engagés concernant surtout les notions d'égalité, de justice et de citoyenneté ont permis l'élargissement de la réflexion sur d'autres enjeux, particulièrement liés à l'économie et au monde du travail.

La deuxième vague féministe débute après la Seconde guerre mondiale et connaît un essor considérable dans les années 1960 aux États-Unis. La critique de la distinction entre ce qui forme les domaines publics et privés marque particulièrement la théorie féministe et la popularité de la thématique du patriarcat. Le patriarcat est l'organisation sociale et juridique où l'autorité est détenue par les hommes, entraînant l'oppression des femmes (et d'autres minorités, raciales, économiques ou en ce qui nous concerne ici, sexuelles), sous diverses formes. Deux

¹⁵ Les différentes « vagues » du féminisme consistent en un renouvellement des thèmes abordés ou des moyens de mobilisation utilisés dans le temps.

courants principaux du féminisme, s'appuyant sur l'économie politique, s'imposent lors de la deuxième vague : le féminisme d'inspiration marxiste, pressant les femmes à se libérer selon un modèle révolutionnaire, et le féminisme libéral, plutôt attaché à la réforme des institutions politiques et sociales. Dans les années 1980, la critique des courants féministes antérieurs s'est portée sur la reconnaissance de la diversité des existences féminines, ces dernières ayant été négligées par un féminisme dominé par les aspirations des femmes blanches, hétérosexuelles et issues des classes moyennes et supérieures de la société. Les féministes d'inspiration marxiste considéraient en effet les femmes comme une classe sociale opprimée, faisant du patriarcat le système de domination prioritaire, sinon unique, qu'il fallait combattre afin d'atteindre l'émancipation des femmes. Le constat de la perpétuation des inégalités entre hommes et femmes, malgré leur stricte égalité juridique, en grande partie obtenue par les féministes libérales, a incité les universitaires à s'intéresser davantage aux inégalités entre femmes.

La prise en compte des inégalités entre femmes a d'abord été le fait de la prise de parole d'intellectuelles aux identités multiples, c'est-à-dire dont l'identité a une signification politique particulière en lien avec leur appartenance ethnique, leur classe sociale ou leur orientation sexuelle. L'unification opérée par la catégorie de « femme », qui semblait prise pour acquise, démontrait dans leur cas sa déficience quant à l'égalité de toutes les femmes. En parallèle, un courant gynocentriste¹⁶ a cherché à faire contrepoids à l'androcentrisme¹⁷ débusqué dans toutes les sciences et leurs discours de justification.

C'est dans ce contexte que Judith Butler écrit *Trouble dans le genre*. À partir de la distinction claire des notions de sexe, de genre et de sexualité, elle part du constat que la norme en matière de sexualité consolide la norme en matière de genre, pour lui faire rebrousser chemin. Ainsi, les pratiques sexuelles marginales pourraient éclairer ce que sont le genre et le sexe. Elle peut prendre davantage en compte l'apport de la sexualité à la constitution de l'identité des individus, et par là faire du genre un thème majeur de la réflexion féministe.

¹⁶ Courant qui place la femme au centre de la réflexion et qui considère que toute chose se rapporte à elle.

¹⁷ À l'opposé du gynocentrisme, système où attitude qui place l'homme au centre de l'univers. En philosophie par exemple, lorsque l'être humain est désigné comme « homme », les féministes démontrent que le plus souvent cette description est littérale et exclut donc la « femme ».

1.3.2 L'émergence des mouvements homosexuels

Aux États-Unis comme ailleurs en Occident, plusieurs mouvements revendiquant la reconnaissance de certains droits pour les homosexuels ont vu le jour depuis la fin des années 1960. Ces mouvements se sont le plus souvent organisés en tant que groupes identitaires, et au moment d'écrire *Trouble dans le genre*, Judith Butler avait déjà fréquenté certaines de ces organisations. Les associations regroupant des lesbiennes avaient en particulier été forgées par de forts liens avec des organismes féministes. Les lesbiennes étaient de ce fait encore plus frappées par les difficultés de représentation que leur différence engendrait pour les revendications féministes « générales », pas toujours ouvertes aux réalités lesbiennes.

L'hétérosexualité et l'homosexualité informent du sexe et de la sexualité de leurs protagonistes sans que le genre ne soit nécessairement « donné ». En analysant le genre distinctement du sexe, à partir des sexualités marginales, Butler met en lumière les limites d'autres théories féministes, ce qui lui permet de développer sa propre théorie, son propre cadre d'analyse. Elle cherche à démontrer que l'oppression de l'homosexualité est à mettre en parallèle avec l'oppression de genre, et que ce n'est pas tant la sexualité qui dérange (la plupart du temps on ne la *voit* pas) que l'expression de genres non conformes aux attentes sociales.

Le mouvement adopté par Judith Butler est le suivant: ce qui caractérise les luttes politiques des minorités sexuelles en Occident (dans les sociétés capitalistes avancées) est la quête de reconnaissance de la légitimité de leurs pratiques (homosexualité, sadomasochisme, pluri-amour, etc.) via une théorisation de leur origine, naturelle et culturelle. Les différentes configurations du désir reflètent souvent l'expression de différents genres, plutôt que des deux seuls auxquels une société hétéronormée est préparée. Butler adopte donc le genre comme cheval de bataille.

Chez Butler, il y a prise en compte des questions LGBT¹⁸, mais pas de revendication identitaire. Plutôt que d'ériger l'homosexualité en statut identitaire fixe, auquel devrait être reconnu un certain nombre de droits, Butler considère que l'homosexualité est l'une des configurations possible du désir sexuel. Il n'est pas question chez Butler d'établir une théorie

¹⁸ LGBT : acronyme désignant les Lesbiennes, Gays, Bisexuels et Transsexuels.

de l'homosexualité; elle s'attache à comprendre pourquoi et comment des individus en viennent à occuper une position marginale, en lien avec leur sexualité.

L'analyse que Butler conduit associe homosexualité et genre pour devenir une théorie de l'hétéronormativité. Il ne s'agit pas d'une attaque de l'homophobie, mais plutôt, dans une perspective féministe, d'une prise en compte des conditions qui dévaluent le féminin, peu importe le type de sexualité. Et Butler ne préconise pas à terme de révolution de la famille comme chez l'anthropologue Rubin : Butler souhaite l'ouverture des possibles pour les individus sexuellement marginaux, point. La description du système *sexe/genre* par Rubin appelle à une « révolution dans la parenté » qui mettrait fin au caractère obligatoire de l'hétérosexualité et éventuellement à l'abolition du genre lui-même (TG p. 172). Ce même système *sexe/genre* agit chez Butler comme élément explicatif de la réalité sociale. Elle perçoit que le genre, même s'il est construit, est là pour rester. Par ouverture des possibles, Butler entend pouvoir permettre aux individus de ne plus avoir à souffrir d'un genre « inadéquat », de mener une vie qui puisse être reconnue comme valable. À terme, la « subversion de l'identité » qu'elle propose vise à redonner leur dignité humaine à ceux et celles qui en perdent une partie en n'adhérant pas au système de valeurs hétéronormatif.

Conclusion du premier chapitre

Les objectifs de ce premier chapitre étaient de présenter les éléments essentiels du vocabulaire utilisé par Judith Butler dans *Trouble dans le genre* et de brosser un portrait de son contexte de rédaction.

Nous avons vu que Butler était insatisfaite du recours à des catégories identitaires pour justifier les revendications politiques féministes et homosexuelles. Butler entend aller aux sources des discours qui stabilisent leurs positions de sujet, liés au sexe des unes et aux sexualités des autres. Le genre est la notion par laquelle Butler remet en cause ce qui forme le sujet politique du féminisme en proposant une théorie déstabilisante : la performativité du genre. Le prochain chapitre s'attache à montrer comment.

DEUXIÈME CHAPITRE

La formation du sujet et la performativité du genre

Introduction

Le second chapitre constitue un résumé critique de *Trouble dans le genre* à partir de deux thèmes : la formation du sujet (2.1) et la performativité du genre (2.2) chez Judith Butler. Nous dresserons d'abord un portrait de l'objectif général poursuivi par Butler dans *Trouble dans le genre* quant au sujet politique, qu'il soit individuel ou collectif, comme la « femme » du féminisme, et au genre qui le constitue. Pour ce faire, nous suivrons Butler dans son interprétation des arguments de plusieurs auteurs marquants, à savoir Luce Irigaray, Monique Wittig, Michel Foucault et Sigmund Freud. Nous aborderons ensuite deux problèmes que la performativité du genre soulève dans les termes qu'utilise Butler pour la décrire : que le genre précède le sexe (2.2.1) et qu'il n'y ait pas d'acteur derrière l'acte (2.2.2).

2.1 La formation du sujet

L'objectif de Judith Butler est d'élargir le champ des possibles en matière de genre en abordant la dimension normative de la réflexion féministe. La première question que pose *Trouble dans le genre* est celle du sujet du féminisme. Butler adopte le cadre foucauldien du sujet structuré par le pouvoir. Il s'agit pour Butler de faire une *généalogie féministe* de la catégorie « femme », de critiquer les théories fondées sur la nécessité d'avoir accès à un sujet-femme (ou de le construire) comme base unique et permanente du féminisme, permettant de prétendre à la représentation. Butler explique : « La prémisse de base est que « l'être » du genre est un effet, un objet d'enquête généalogique qui cherche à esquisser les paramètres politiques de sa construction sur le mode de l'ontologie »¹⁹.

L'enquête vise donc à dévoiler les normes du genre, à commencer par la métaphysique de la substance qui le supporte²⁰. Butler n'entend pas analyser le genre comme étant un simple

¹⁹ BUTLER, J., *Trouble dans le genre*, Éditions La Découverte, Paris, 2005, p. 109.

²⁰ Butler s'oppose à une position féministe humaniste, comme celle de Beauvoir, qui suppose que le sujet soit à la base une personne non-genrée. Elle s'aligne plutôt sur une position culturaliste : le genre serait un rapport entre des sujets constitués, donc un phénomène contextuel dont le point de départ ne peut plus être la conception universelle de la personne. Voir *Trouble dans le genre*, p. 74.

attribut d'un sujet substantiel. Par contre, ce qui rend le genre universel à première vue « universel » est que le langage l'universalise; ainsi tous les noms sont marqués par le genre dans la grammaire française²¹. La première illusion du genre est associée à une réalité linguistique : la structure sujet-prédicat est le seul moyen de communiquer la perception psychique de soi, le « je » qui « est » toujours masculin ou féminin. La stabilisation des catégories de genre dans le langage, entendues comme étant des attributs des sexes-substances mâle et femelle, illustre qu'une matrice culturelle d'intelligibilité est à l'œuvre. Entre le sujet et le genre, il y a donc des normes qui sont instituées par le langage. La cohérence et l'ordre du genre sont abordés par Butler en comparant les idées de Luce Irigaray, Michel Foucault et Monique Wittig :

« [...] la production des concepts identitaires du sexe est analysée à partir de régimes de pouvoir très différents. Voyez par exemple tout ce qui sépare la position de Irigaray de celle de Foucault : à en croire la première, il n'y a qu'un seul sexe, le sexe masculin, qui s'élabore lui-même en produisant « l'Autre »; le second considère quant à lui que la catégorie de sexe, qu'elle soit masculine ou féminine, est produite par une économie régulatrice diffuse de la sexualité. Ou encore l'argument de Wittig selon lequel la catégorie de sexe est, dans les conditions de l'hétérosexualité obligatoire, toujours féminine (le masculin restant non marqué et donc synonyme d'universel) »²²

Pour Judith Butler, Irigaray s'approprie le geste totalisant reproché à une épistémologie masculiniste en inversant l'argument en sa faveur²³. Irigaray, dans *Ce sexe qui n'en est pas un*²⁴, dévoile la structure épistémologique d'une économie masculiniste de la signification (c'est-à-dire que selon elle, le sexe féminin n'est ni un « manque », ni un « Autre », définissant en négatif le sujet masculin. Si c'était le cas, le féminin dépendrait totalement du masculin). Pour Irigaray, le féminin est irreprésentable, exclu du système de signification, et cette absence peut inaugurer la critique des idées de représentation et de sujet. Butler retient de la thèse d'Irigaray que pour se constituer et se maintenir, une catégorie, comme le sexe, est fondée sur l'exclusion.

²¹ Butler écrit en anglais. Toutefois, la critique de la métaphysique de la substance lui permet de transposer à la langue anglaise la marque du genre, à la suite des travaux de Monique Wittig. Voir Monique WITTIG, « La marque du genre », p. 127-128. Les pages 89-91 de *Trouble dans le genre* font état des illusions philosophiques sur « l'Être » et la « Substance » induites par la forme grammaticale. Voir Michel HAAR, « Nietzsche and the Metaphysical Language » in David ALLISON (éd.) *The New Nietzsche : Contemporary Styles of Interpretation*, Delta, New York, 1977, p. 17-18.

²² BUTLER, J., *Trouble dans le genre*, Éditions La Découverte, Paris, 2005, p. 85-86.

²³ Idem, p. 73.

²⁴ Voir : IRIGARAY, L., *Ce sexe qui n'en est pas un*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1977.

La tâche première de l'élaboration d'une catégorie nécessite de la distinguer, donc de délimiter son domaine en rejetant ce qui n'en fera pas partie. La philosophie moderne tend à concevoir le sujet comme étant son propre point de départ; avec Irigaray, Butler constate que la psychanalyse reproduit cette fiction, en ce qui concerne le genre, en analysant la sexualité féminine à partir de paramètres masculins. Ainsi, le nécessaire conflit œdipien qui instaurerait clairement chez le garçon le rejet (et le désir) du féminin, alors que chez la fille, c'est la prise de conscience de son « infériorité » qui lui donnerait « l'envie du pénis ». Les genres masculin et féminin sont définis à partir de l'anatomie masculine en vue d'adopter une sexualité « normale ». Irigaray reproche à la psychanalyse de chercher à effacer la différence des sexes en s'appuyant que sur le sujet substantiel de la philosophie moderne et de centrer son discours sur le signifiant phallique universel, forgé par ses porteurs (les hommes). Butler remarque²⁵ toutefois que la force de l'analyse d'Irigaray est limitée par la portée globalisante de la notion de phallogocentrisme²⁶, présentée comme étant monolithique.

Avec Irigaray, le gynocentrisme peut être associé à une forme de « séparatisme féminin ». Il s'agit pour elle d'ériger la différence sexuelle en absolu et d'en faire découler une morale particulière pour les femmes. D'un côté, cette reconnaissance de l'importance du genre en tant que principe d'organisation de l'identité individuelle et sociale correspond à un approfondissement des diverses théories féministes précédentes. Le fait pour Irigaray d'appliquer cette grille d'analyse au psychisme des individus l'entraîne davantage sur la voie de l'essentialisme, faisant du genre le principal facteur de différenciation de l'ordre social. D'un autre côté, Irigaray refuse d'accorder un contenu positif à l'identité féminine, ce qui serait une reconduction de l'ordre discursif associé aux hommes. Judith Butler, dans *Trouble dans le genre*, tente de conserver de cette dernière interprétation d'Irigaray son aspect politique (la déconstruction de l'identité féminine), en centrant son analyse sur la notion d'hétérosexualité obligatoire de Monique Wittig.

²⁵ BUTLER, J., *Trouble dans le genre*, Éditions La Découverte, Paris, 2005, p. 78.

²⁶ Le phallogocentrisme est un terme issu de l'union de « phallogocentrisme » et « logocentrisme ». Le phallogocentrisme qualifie la place centrale accordée au phallus signifiant en psychanalyse. Le logocentrisme, quant à lui, qualifie la place centrale accordée au *logos* dans la philosophie occidentale et sa tendance à enfermer son discours dans la logique propre à son langage. Le phallogocentrisme qualifie négativement la psychanalyse de discours centré essentiellement sur le phallus.

Les écrits de Luce Irigaray suggèrent que le lesbianisme actualise ce qui compte le plus quand on est femme; ceux de Monique Wittig, quant à eux, cherchent à démontrer que le lesbianisme est l'aboutissement érotique d'un ensemble de convictions politiques. Le séparatisme lesbien voulant que le patriarcat puisse être combattu et dépassé par la pratique lesbienne, quitte à y « convertir » les féministes les plus militantes, tend à être réfuté dans *Trouble dans le genre*. Il ne s'y trouve pas de consécration de la féminité comme chez Irigaray, ni d'affirmation aussi radicale que « les lesbiennes ne sont pas des femmes » propre à Wittig²⁷. Si Butler s'attache à déconstruire la notion d'identité féminine, ce n'est pas tant qu'elle souhaite abolir les catégories identitaires, comme si c'était possible, mais qu'elle souhaite plutôt montrer que ces catégories participent à un régime oppressif qu'il serait possible de subvertir de l'intérieur en relativisant la norme, afin de dégager des espaces de liberté pour les marginaux comme pour les « normaux ». L'analyse du genre permet à Butler de ne pas prescrire de pratique politique ou sexuelle particulière. Le lesbianisme n'est pour elle ni un bien, ni une finalité politique; il est une des configurations possibles du désir. Le genre, construction équivoque de soi, est la notion par laquelle elle entend combattre le caractère exclusif des catégories, comme celle de « femme ».

Pour Wittig, le « sexe » est une catégorie politique construite pour renforcer la catégorie de « nature » aux fins culturelles de la sexualité reproductive. Elle distingue « les femmes », décrivant le contenu de relations sociales spécifiques, de « la femme », comme étant un concept politique²⁸. Le féminisme pour Wittig doit combattre le concept de « femme », catégorie normative créée afin de perpétuer ce qu'elle nomme le « contrat hétérosexuel », oppresseur systémique. Le genre unique, le féminin, aurait été institué par le langage (la grammaire attribuant un « sexe fictif » aux objets et à la forme pronominale) :

« Wittig considère que les catégories discursives comme le « sexe » sont des abstractions imposées par la force sur le champ social, lesquelles produisent une « réalité » réifiée ou de second ordre. Bien qu'il semble que les individus aient une « perception directe » du sexe, telle une donnée objective de l'expérience, Wittig soutient qu'un tel objet a été

²⁷ « Dans la perspective de Wittig, une femme n'existe que comme un terme qui stabilise et consolide un rapport binaire et à un homme : l'hétérosexualité. Elle soutient qu'une lesbienne, parce qu'elle refuse l'hétérosexualité, n'est plus définie par ce rapport oppositionnel. [...] Une lesbienne n'est ni une femme, ni un homme ». Voir BUTLER, J, *Trouble dans le genre*, p. 225.

²⁸ Voir: WITTIG, M., « One Is Not Born a Woman » [1981] dans *The Straight Mind*, Beacon Press, Boston, 1992.

violemment façonné comme tel et que l'histoire ainsi que le mécanisme de ce façonnement violent ne sont plus visibles dans cet objet. Par conséquent, le « sexe » est un effet de réalité produit par un processus violent; cet effet vient alors camoufler le processus initial. On ne voit que le « sexe » et c'est ainsi que le sexe est perçu comme la totalité de ce qui est. De plus, il ne paraît pas avoir de cause, car celle-ci a totalement disparu de notre champ de vision »²⁹.

Le sexe (et le genre qui ne s'en distingue plus) serait de ce point de vue à la fois discursif et perceptif. Wittig soutient que la marque du genre est issue d'une structure historique contingente liée au discours oppressif de l'hétérosexualité obligatoire. L'évidence voulant que toute société soit fondée sur l'hétérosexualité serait elle-même produite par les discours scientifiques et philosophiques : leur pouvoir de prescription du « naturel », de « l'intelligible » ou des « structures universelles » présociales ou pré-discursives, démontre leur position politique selon les principes de la différence sexuelle. Le pouvoir accordé par Wittig au langage permet à chaque humain d'établir sa subjectivité : c'est en ce sens qu'elle conteste l'appropriation de la position de « sujet » par l'homme, parlant au nom de l'universel et reléguant la femme au particulier. Pour que la femme ait accès à l'universel, il faudrait que son « je » établisse un soi souverain, ayant prise sur tout le langage, dans l'unité d'un Être précédant les êtres sexués.

Pour Wittig, le régime hétérosexuel est oppressif et totalisant. Les individus qui le quittent, en devenant gay ou lesbienne, manifestent leur résistance politique à son cadre normatif. La lesbienne se situerait au-delà de la catégorie de sexe par son refus absolu de l'hétérosexualité.

« Dans une stratégie qui est délibérément une provocation impérialiste, Wittig soutient que c'est seulement en reprenant l'universel et le point de vue absolu, en lesbianisant le monde entier qu'on pourra vraiment détruire l'ordre obligatoire de l'hétérosexualité. [...] il ne s'agit pas d'attirer l'attention sur les droits des « femmes » ou des « lesbiennes » en tant qu'individus, mais de s'opposer à l'*épistémè* hétérosexiste globalisante par un contre-discours ayant un pouvoir et un impact équivalent »³⁰.

Le point de vue homosexuel que Wittig adopte conteste donc à la fois le langage qui construit le « réel » et se présente comme l'aboutissement du féminisme en abolissant la catégorie de « femme ». Butler retient de Wittig la nécessité de s'opposer à l'*épistémè*

²⁹ BUTLER, J., *Trouble dans le genre*, Éditions La Découverte, Paris, 2005, p. 227.

³⁰ BUTLER, J., *Trouble dans le genre*, Éditions La Découverte, Paris, 2005, p. 236.

hétérosexiste, mais s'abstient de développer un cadre de référence concurrent. Si Wittig refuse de participer à un système de signification qui opprime les femmes et les minorités sexuelles, Butler adopte plutôt une position réformatrice de subversion du système, passant par la resignification de ses éléments.

Pour Butler, la disjonction radicale entre hétérosexualité et homosexualité que propose Wittig ne doit pas être poursuivie parce qu'elle reconduit des pratiques d'exclusion. Il s'agirait d'un séparatisme « épurant » à la fois l'hétérosexualité et l'homosexualité, comme si aucun lien, aucune influence n'existait entre les deux. Par ailleurs, le lesbianisme conçu comme étant le refus de l'hétérosexualité normative ne le présuppose-t-il pas? N'est-il pas alors complètement dépendant de l'hétérosexualité? L'exclusion ne consolide-t-elle pas l'oppression?

Butler adopte une position beaucoup plus souple que Wittig du sexe, du genre et des sexualités. Premièrement, elle admet que l'hétérosexualité puisse être volontaire, et même optionnelle. Ensuite, se basant sur le couple lesbien *butch/fem*, Butler souligne que la dissonance de l'association entre masculinité et corps féminin est ce qui génère le désir de la *fem*. Le rapport entre le corps et l'identité, le « fond » et la « surface » est brouillé et érotisé. La complexité de la charge érotique lesbienne n'en fait pas une copie d'un original hétérosexuel immuable : elle resignifie les catégories dominantes.

« La présence structurante de dynamiques hétérosexuelles dans les sexualités gaies et lesbiennes ne veut pas dire que celles-ci soient *déterminées* par, dérivées de, et réductibles à celles-là. La présence de ces normes ne constitue pas un lieu de pouvoir indéniable, mais elles peuvent devenir – deviennent – le lieu de contestation et de parade/parodie sapant les prétentions de l'hétérosexualité obligatoire à la naturalité et à l'originalité. »³¹

Butler concentre son analyse sur le dévoilement et la subversion des structures de pouvoir qui façonnent la perception que les personnes ont d'elles-mêmes, à partir de leur sexualité. Comme chez Wittig, ce sont les désirs et les pratiques sexuelles qui forment la clef de voûte de la compréhension de ce que sont réellement le sexe et le genre. Pour Butler, par contre, l'identité de genre n'est jamais simple : le sujet, puisqu'il serait l'effet de ses actes, ne serait jamais identique à lui-même, c'est-à-dire qu'il serait le résultat de sa subjectivité, de l'idée qu'il

³¹ BUTLER, J., *Trouble dans le genre*, Éditions La Découverte, Paris, 2005, p. 242.

peut avoir par exemple de ce que signifie se conduire « en homme » ou « en femme ». L'interprétation culturelle du genre est doublée par son interprétation individuelle et se traduit par le « devenir » son genre, sur un mode performatif. L'individu est immergé dans une société où les genres ont toujours-déjà un sens précis : ces relations de pouvoir prescrivent le normal.

Cette conception des rapports de pouvoir, présents dans la société et constituant incessamment les sujets, révèle la filiation de Michel Foucault à Butler, pour qui le pouvoir est :

« [...] un ordre disciplinaire constellé, articulé en de nombreux réseaux secrets et silencieux. Les individus d'une masse passent par des foyers de pouvoir locaux, des micro-pouvoirs dispersés (famille, école, caserne, usine, prison, etc.), et des techniques disciplinaires qui s'articulent les uns aux autres. Le pouvoir doit donc se lire en termes de rapports de force multiples, rapports qui structurent les rapports des hommes en société et sont soumis à d'incessantes modifications ». ³²

La transposition de cette conception du pouvoir dans le féminisme de Butler permet de mieux saisir en quoi, selon elle, le genre précède le sexe. C'est à une forme de discipline qu'exerce le pouvoir, dont l'origine est diffuse et changeante, qu'il faut attribuer le mécanisme par lequel les individus performant leur genre. Butler estime qu'il y a une contrainte sociale (et politique) à voir se correspondre le sexe et le genre chez chaque individu. Or, la binarité du genre étant produite par la matrice hétérosexuelle, elle n'est pas nécessaire puisque le genre serait le produit de rapports de pouvoir contingents. Le sexe lui-même étant une construction culturelle établie à partir des genres hégémoniques, il serait possible selon Butler de resignifier chacun des termes.

La société disciplinaire que Foucault dénonce le recours à différentes techniques de dressage des individus pour maintenir l'ordre qu'elle entend reproduire. On retrouve un raisonnement semblable dans *Trouble dans le genre* en ce qui concerne l'hétérosexualité obligatoire; c'est pourquoi Butler propose de subvertir les normes de la sexualité en distinguant fondamentalement ce qui relève du biologique et du social chez les individus (sexe et genre). La logique de production de la catégorie « femme », expliquée comme une fiction régulatrice, lui permet de dépasser la métaphysique de la substance :

« Si l'idée d'une substance durable est une construction fictive produite par la mise en ordre obligatoire des attributs en séquences de genre cohérentes, il semble alors que le

³² ÉVRARD, F., *Michel Foucault et l'histoire du sujet en Occident*, Éditions Bertrand-Lacoste, Paris, 1995, p. 77.

genre en tant que substance, la viabilité de *l'homme* et de la *femme* comme noms sont mis en cause par le jeu dissonant des attributs qui ne sont pas conformes aux modèles séquentiels ou causaux d'intelligibilité »³³.

Pour Foucault, savoir et pouvoir sont intimement liés : tout exercice de pouvoir permet de générer un savoir, une *épistémè*, et inversement, tout savoir assure la possibilité d'exercer un pouvoir. Plusieurs stratégies de pouvoir auraient été adoptées afin d'établir un savoir du sexe, d'atteindre sa vérité scientifique. Foucault montre entre autre comment la psychanalyse, depuis Freud, postule du pouvoir diffus, obscur de la sexualité et développe des techniques à la fois de production de discours (faire parler le patient) et d'interprétation de la vérité cachée sous l'aveu sexuel. Paradoxalement, le sexe ne serait pas qu'un savoir issu de stratégies de pouvoir, il comprendrait une dimension imaginaire qui allie les éléments anatomiques, les conduites et les plaisirs :

« Le sexe, cette instance qui nous paraît nous dominer et ce secret qui nous semble sous-jacent à tout ce que nous sommes, ce point qui nous fascine par le pouvoir qu'il manifeste et par le sens qu'il cache, auquel nous demandons de révéler ce que nous sommes et de nous libérer de ce qui nous définit, le sexe n'est sans doute qu'un point idéal rendu nécessaire par le dispositif de sexualité et par son fonctionnement »³⁴.

Butler remarque que chez Foucault, la « loi » structuraliste (la structure universelle qui régule les systèmes de parenté, telle que formulée par Lévi-Strauss et reprise par Lacan) peut s'expliquer « comme une formation du pouvoir, une configuration historique particulière, et que la loi pourrait être comprise comme produisant ou générant le désir qu'elle est censée réprimer »³⁵. En psychanalyse, la fonction productive du tabou de l'inceste n'est plus à démontrer : elle crée le désir hétérosexuel et les identités de genre distinctes.

La section de *Trouble dans le genre* qui traite de Freud s'intéresse à la mélancolie comme mécanisme de constitution du genre et donc à la relation entre sujet et objet. Chez Freud, l'être aimé et perdu est intégré à sa personne lorsque l'individu devient un sujet. Suite au rejet de son objet d'amour que l'on sait perdu ou inaccessible, il y a incorporation de ce dernier en soi via le phénomène psychique où l'être aimé (toujours de sexe opposé) devient la figure marquante du manque que l'individu cherche à combler à travers des relations semblables. L'individu

³³ BUTLER, J., *Trouble dans le genre*, Éditions La Découverte, Paris, 2005, p. 95.

³⁴ FOUCAULT, M., *Histoire de la sexualité, tome 1 : La volonté de savoir*, Gallimard, Paris, 1976, p. 205.

³⁵ BUTLER, J., *Trouble dans le genre*, Éditions La Découverte, Paris, 2005, p. 173.

adopterait le genre opposé à celui de l'être aimé et deviendrait sujet lui-même en se détachant de son objet d'amour.

La psychanalyse rend visible la malléabilité du genre des individus. Butler remarque qu'il est impossible « d'être » un sexe ou un genre; l'incarnation par un individu de tout ce qui constitue la femme ou le féminin dans une société donnée relève du fantasme culturel. Butler vise toutefois à saisir les mécanismes propres de la construction incontournable du genre, relevant à la fois de normes sociales et de leur intériorisation par chaque individu, qui les reproduit et les reconstitue à sa manière.

2.2 La performativité du genre

Judith Butler s'inscrit comme étant l'héritière du féminisme de Simone de Beauvoir, en reprenant de manière radicale son expression la plus célèbre : « On ne naît pas femme, on le devient ». Si Beauvoir entendait par-là que le sexe était une réalité immuable et que le genre était culturellement acquis, leur distinction radicale laisse concevoir que les corps sexués permettent toutes sortes de genres différents, qu'il pourrait y en avoir plus que deux.

« [...] Si le genre est quelque chose que l'on devient – mais une chose qui ne peut jamais être – alors le genre est lui-même une sorte d'agir ou d'activité. [...] Si le genre n'est pas attaché au sexe par un lien de causalité ou d'expression, alors le genre est une sorte d'action susceptible de proliférer au-delà des limites imposées par l'apparente dualité des sexes. En réalité, le genre serait une sorte d'action culturelle/corporelle nécessitant un nouveau vocabulaire [...] »³⁶.

La performativité du genre chez Butler rend problématique l'apport du corps réel des individus à l'acquisition d'un genre (de même que ses modalités et sa fréquence). Une première compréhension de la performativité suppose qu'un sujet exerce sa volonté afin d'accomplir un acte de genre. La performativité signifie-t-elle que le corps matériel préexiste à son inscription culturelle? Ou bien le contraire : si le genre précède le sexe, comment une matrice culturelle de genre peut-elle s'inscrire sur un corps, qui n'aurait donc pas de sexe en soi?

La dernière partie de ce chapitre est consacrée à l'explication de deux éléments contre-intuitifs que présente Judith Butler dans *Trouble dans le genre* et qui en rendent la compréhension difficile : premièrement, que le sexe découle du genre (ce qui soulève la question

³⁶ BUTLER, J., *Trouble dans le genre*, Éditions La Découverte, Paris, 2005, p. 224.

de la matérialité du corps, ou du moins de la réalité du sexe). Deuxièmement, qu'il n'y ait pas d'acteur derrière l'acte (sur le problème de l'antériorité de l'agent sur l'acte, c'est-à-dire sur l'opposition entre la pré-existence du sujet au champ politique et sa constitution via divers mécanismes de pouvoir).

2.2.1 Le genre précède le sexe

Judith Butler mobilise dès les premières pages de *Trouble dans le genre* la distinction établie par Simone de Beauvoir entre le sexe et le genre : que le sexe est un donné naturel alors que le genre doit être compris comme une construction sociale et culturelle. La plupart des féministes de la deuxième vague seront d'accord avec elle, et c'est pourquoi elles se sont intéressées au genre : si le genre n'est pas naturel, il peut être modifié dans le processus de son « devenir ». D'un côté, ne pas naître femme et le devenir permet de déjouer certaines attentes et contraintes liées au genre. Mais comment devient-on son genre? Le sexe ne détermine-t-il pas à l'avance le genre? Curieusement, une lecture peu attentive de *Trouble dans le genre* peut laisser croire que Butler suggère qu'il soit possible facilement de changer de genre comme on change de robe, selon son envie du moment et peu importe son sexe. Or, non seulement Butler ne dit jamais cela, mais son questionnement, et même la subversion des genres qu'elle propose, ne porte pas là-dessus. Butler demande plutôt si l'idée que nous avons du sexe ne découle pas plutôt des normes qui entourent (produisent) les genres. Si c'est le cas, comment élaborer une politique féministe qui ne reconduise pas l'exclusion et la hiérarchie des genres au cœur de la matrice hétérosexuelle?

Si Beauvoir dévoile la contingence du genre, le désir de conserver la naturalité du sexe par les féministes de la deuxième vague pourrait saper la légitimité des discours de la construction culturelle. Là-dessus, la pensée de Butler est radicale : pour que les efforts visant à repenser le genre soient féconds, le genre ne doit pas dépendre du sexe, sinon ils finiraient par se confondre. C'est donc à partir des sexualités marginales que Butler débute sa réflexion sur le sexe et le genre : le désir du corps d'un autre et l'attirance envers les caractéristiques masculines ou féminines de ce(s) corps ne correspondent pas toujours à ce à quoi l'environnement social prépare les individus (l'hétérosexualité présumée de tous, résultat de la matrice hétérosexuelle). Comme elle le dit dans l'introduction à l'édition anniversaire de *Trouble dans le genre* (1999) :

« Ce qui m'intéressait le plus en 1989, c'était de faire la critique d'une présomption à l'hétérosexualité fort répandue dans la théorie littéraire féministe. [...] Mon but en écrivant ce livre était d'ouvrir le champ des possibles en matière de genre sans dicter ce qu'il fallait réaliser. Mais à quoi bon, pourrait-on se demander, « ouvrir le champ des possibles »? Le sens de cette question paraît tellement évident aux personnes qui ont fait l'expérience de vivre comme des êtres socialement « impossibles », illisibles, irréalisables, irréels et illégitimes, qu'elles ne se la posent même pas »³⁷.

Dans la perspective de Butler, pour que le féminisme soit véritablement un mouvement de libération, il doit prendre en compte les sexualités marginales parce que ces dernières font ressortir avec acuité d'un côté, l'aspect problématique des politiques identitaires et parallèlement, le rôle structurant de l'hétérosexualité obligatoire comme matrice d'intelligibilité culturelle, y compris chez les féministes. Pris ensemble, ces deux éléments présents dans les sexualités marginales soulèvent chez Butler un problème politique central : le féminisme ne peut faire l'économie d'une analyse critique des catégories identitaires sur lesquelles il se fonde (le sexe binaire et le genre binaire). Et il ne s'agit pas de réclamer une plus grande ouverture ou plus de tolérance envers les lesbiennes ou tout autre groupe marginal. Il s'agit de dévoiler le pouvoir qui régit l'ordre ontologique (être femme) et épistémique (les discours qui légitiment la vérité de cet être dans la réalité) des sexes et des genres « naturels ». De dévoiler la prétention de celles qui entendent sauvegarder l'intégrité du féminisme par la stabilisation des catégories de genre, aux dépens des marginaux. Et de comprendre comment le « nous, les femmes », sujet du féminisme, peut se constituer.

Le parti pris éthique de Butler est clair : combattre les exclusions. Tout individu, peu importe son sexe, son genre ou sa sexualité, doit pouvoir atteindre la position de sujet. Cela nécessite de dénaturer les catégories, de s'interroger sur le langage qui rend l'humain intelligible, et donc de percevoir qu'il est constitué culturellement, c'est-à-dire politiquement.

Pour dénaturer le sexe, Butler se tourne vers les écrits de Michel Foucault³⁸. Selon ce dernier, la catégorie de sexe serait une fiction qui unifie et stabilise un ensemble de fonctions et d'éléments sexuels séparés, et qui serait en même temps un principe causal, comme la substance intime des individus. Lorsqu'il est question de Foucault à ce passage précis de

³⁷ BUTLER, J., *Trouble dans le genre*, Éditions La Découverte, Paris, 2005, p. 26.

³⁸ FOUCAULT, M., *Histoire de la sexualité, tome 1 : La volonté de savoir*, Gallimard, Paris, 1976.

l'argumentation dans *Trouble dans le genre* (p. 93-94), Butler ne le cite pas, elle suggère ce que ses écrits signifient. Chambers et Carver notent que cette stratégie n'est pas anodine car Butler ne peut citer Foucault parce qu'elle modifie le sens de ce que Foucault a écrit :

« And that's not all: she overlays yet a third variation, a repeating of both Foucault and Beauvoir (another repetition with a difference) when we suggest that we read the causality backwards. To repeat Butler: « We only know sex through gender ». [...] Beauvoir does not make this argument: for her, sex is a natural given, a natural fact. Foucault says no such thing either [...] Foucault never mentions gender. [...] The combined yet fundamentally transformed thesis that we can only arrive at the construct of sex by way of the contingently produced concept of gender – this is Butler's most significant contribution to thinking sex/gender/body »³⁹

Cela ne signifie aucunement que le corps n'existe pas dans sa matérialité mais simplement (!) que le sexe *en soi* n'existe pas. Il serait plutôt produit par les discours portant sur le genre et la sexualité, par la matrice hétérosexuelle, tout en étant effectivement la situation réelle par laquelle les individus appartiennent au monde. Par contre, admettre la performativité du genre est nécessaire à cette compréhension, sans quoi on pourrait se demander à ce moment-ci sous quelles conditions quiconque pourrait être une femme et comment on pourrait la reconnaître.

Si le lien entre l'existentialisme de Beauvoir et la thèse de la performativité de Butler peut sembler évident au premier abord (l'existence précédant l'essence, le genre en tant qu'acte donnant sa signification au genre lui-même), une différence majeure quant à la conception du sujet les sépare. Beauvoir et Butler considèrent toutes deux le corps comme la situation par laquelle l'humain existe. Le sexe est pour Beauvoir un attribut du sujet, considéré lui-même sous un mode substantiel, pré-discursif. Le sujet de Beauvoir détient une liberté souveraine qui lui permet de se projeter dans le monde, comme si l'autonomie du sujet précédait son existence située, et donc que le sujet est un être substantiel. Le corps comme situation permet plutôt à Butler d'affirmer que si d'un côté le genre précède le sexe, le sexe est le lieu où se vit le genre et donc le moyen par lequel le genre est performé. Cependant, puisque le sujet de Butler est non-

³⁹ CHAMBERS, S.A. et CARVER, T., *Judith Butler and Political Theory; Troubling Politics*, Routledge, Londres et New York, 2008, p. 59.

substantiel, les actes de genre sont ce par quoi le sujet devient intelligible, sans référence à une identité liée au sexe.

Le sujet se formerait donc à partir des relations qu'il entretient avec les autres et avec les normes. Tous les individus ont un corps, qui est reconnu par autrui comme appartenant à un sexe (étonnamment, dans le langage courant, le sexe est parfois considéré comme une « chose » qui d'un côté nous appartient intimement, et de l'autre nous possède). Certaines normes sociales projettent que ce corps ait toujours-déjà un genre parce qu'il correspond à une idée du masculin ou du féminin. D'autre part, les actes qui sont performatifs sont ceux qui « créent » le réel, qui se constituent comme étant naturels ou nécessaires. Sans acte, le corps ne peut se rapporter qu'au sexe de l'individu (s'il le laisse deviner). Lorsqu'il agit, le sujet peut être qualifié de plus ou moins masculin ou féminin, sur l'échelle des normes sociales du genre.

Lorsque le sexe et le genre correspondent (sont cohérents) aux normes de la matrice hétérosexuelle, l'individu est présumé hétérosexuel alors que si le sexe et le genre ne sont pas cohérents, l'individu est présumé homosexuel. Les normes de la sexualité sont celles qui donnent leur signification à la cohérence du genre avec le sexe. Le genre est davantage l'enjeu de la matrice hétérosexuelle que la sexualité puisqu'il relève à la fois de l'attitude et de la perception. S'il y a des conséquences violentes à craindre de l'incohérence entre le sexe et le genre, c'est sur ce dernier que se porte l'attention des individus eux-mêmes (mais aussi de leur entourage : on a qu'à penser au désarroi des parents d'un garçon *incorrigiblement* efféminé).

Selon Butler, le genre peut se travailler, se modifier, varier chez un même individu. C'est donc la conformité aux normes de (son) genre qui situe les individus sur la grille d'intelligibilité qu'est la matrice hétérosexuelle et les soumet à sa hiérarchie.

Ce portrait d'ensemble est déstabilisant car la distinction entre ce qui est intérieur et extérieur au corps se trouve brouillé. Le sujet incorpore des normes qui lui viennent de l'extérieur alors qu'il a la conviction profonde que le genre est sa vérité intérieure.

L'intelligibilité de certains individus s'avère difficile à établir en raison de leur éloignement de la norme. Il faut rappeler que cette déviation n'est pas toujours volontaire et que la marginalité n'est pas en soi subversive. L'exception a plutôt pour fonction de confirmer la norme. La subversion se révèle lorsqu'un sens différent est donné à une pratique, que la norme

est resignifiée. La matrice hétérosexuelle est une construction sociale contingente, qui se perpétue par répétition, qui se veut imitation; son échec partiel ouvre la possibilité de la subvertir. La pratique subversive qui sert d'*exemple* (et non de prescription) à Butler est le *drag* :

« L'idée qu'il y aurait une identité de genre originale est souvent objet de parodie dans les pratiques *drag* [...]. La performance *drag* joue sur la distinction entre l'anatomie de l'acteur ou actrice de la performance [the performer] et le genre qui en est l'objet. Mais en réalité, nous avons affaire à trois dimensions contingentes de la corporéité signifiante : le sexe anatomique, l'identité de genre et la performance de genre. [...] *En imitant le genre, le drag révèle précisément la structure imitative du genre lui-même - ainsi que sa contingence*. En lieu et place de la loi de cohérence hétérosexuelle, nous voyons le sexe et le genre être dénaturalisés à travers une performance qui reconnaît leur clarté et met en scène le mécanisme culturel qui *fabrique* leur unité »⁴⁰.

La performativité du genre n'est pas une théorie visant la subversion des catégories de genre, comme les critiques de la « théorie du genre »⁴¹ le laissent entendre⁴². La performativité du genre est un outil d'explication de la réalité perçue du sexe et du genre. Ce que Butler entend subvertir, c'est le système *sexe/genre*, donc la matrice hétérosexuelle à partir de ce qui lie le sexe et le genre, le désir hétérosexuel. Toute pratique de *drag* n'a pas la capacité de subvertir l'ordre par lequel toutes les vies ne sont pas intelligibles. Butler fait la démonstration que les normes de la sexualité affectent les normes du genre, qui elles-mêmes produisent le sexe, d'où la prolifération des genres possibles. Relativiser l'hétérosexualité, non en cherchant à la détruire, mais en révélant son caractère non-naturel, permet de saisir que la matrice hétérosexuelle ne se maintient que par sa répétition continuelle, et que l'hétérosexualité aussi sera telle que ses « adhérents » la feront. Butler constate, dans *Trouble dans le genre*⁴³ que la répétition ne peut jamais se faire à l'identique et que cet échec inhérent de la répétition permet l'émergence de nouvelles formes de sexualités et de genres (si ce n'est de sexes). D'une façon ou d'une autre, être hors-norme, c'est toujours être en relation avec la norme.

⁴⁰ BUTLER, J., *Trouble dans le genre*, Éditions La Découverte, Paris, 2005, p. 260-261. (Souligné dans le texte).

⁴¹ L'expression « théorie du genre » est un calque de l'anglais « *gender theory* » et qualifie le courant de pensée auquel Judith Butler appartient, c'est-à-dire celui dont la réflexion sur le thème du genre conduit à affirmer que les identités sexuelles ne sont pas déterminées biologiquement. Son usage au singulier est le plus souvent le fait de ses adversaires. Cela laisse croire qu'il n'y a qu'une « théorie » du genre unifiée. L'usage français du terme « théorie » prête lui aussi à confusion puisqu'il couvre un ensemble d'hypothèses à vérifier, et non un système de pensée complet.

⁴² Il ne s'agit pas des critiques universitaires, mais de l'usage « contestataire » qui en est fait dans le grand public, par exemple lors de manifestations contre l'adoption d'enfants par des couples homosexuels.

⁴³ Voir BUTLER, J., *idem*, surtout les pages 270-273.

Avoir un corps ne suffit pas pour être un sujet : le corps a toujours un sexe, et le sexe ne se comprend que par le genre. Butler définit le genre comme étant la stylisation de (son) corps : il s'agit d'un acte par lequel « je » me meus, me présente *aux autres* d'une manière conçue comme étant masculine ou féminine (sans en être toujours conscient). Cette « performance » constitue le sujet en lui assignant une position qui permette aux autres de « lire » sa performance selon une grille d'intelligibilité culturelle (et sans en être toujours conscients non plus). Pour clarifier la position de Butler, il faut dire qu'il n'y a pas que le genre qui constitue le sujet, mais que c'est ce que son propos l'entraîne à mettre de l'avant. Si *Trouble dans le genre* participe à l'élaboration d'une « théorie du genre », nous ne croyons pas qu'il contienne une « théorie du sujet » systématique, bien que sa recherche soit l'un des principaux axes de ce mémoire.

2.2.2 L'absence d'acteur derrière l'acte

La thèse de la performativité du genre, considérant que l'acte du genre fait advenir ce dernier dans la sphère sociale, est le moyen par lequel Judith Butler entend à la fois invalider le recours à une identité de genre pré-existante et permettre de subvertir le système *sexe/genre*. Elle cite un extrait de la *Généalogie de la morale*⁴⁴, où le philosophe Friedrich Nietzsche affirme « qu'il n'y a point «d'être» caché derrière l'acte, l'effet et le devenir; l'«acteur» n'a été qu'«ajouté» à l'acte – l'acte est tout »⁴⁵. Elle lui offre un corollaire en ce qui concerne le genre : « il n'y a pas d'identité de genre cachée derrière les expressions du genre; cette identité est constituée sur un mode performatif par ces expressions, celles-là mêmes qui sont censées résulter de cette identité »⁴⁶.

Bien que son projet soit différent de celui de Butler, Nietzsche a entrepris d'évacuer le sujet souverain pour faire de l'homme un simple effet des rapports entre les volontés de puissance. Il pose le problème de la subjectivité dans un nouveau rapport de soi à soi, où le sujet pensé par la conscience réflexive n'est qu'une illusion. Les catégories de vrai-faux et de bien-mal sont dépassées dans son cadre d'analyse par une critique d'ordre épistémologique : les catégories traditionnelles du sujet sont contestées (sujet donné, souverain et fondateur) tout comme les valeurs morales. Pour utiliser le vocabulaire de Foucault, le sujet serait l'effet de divers « modes

⁴⁴ Voir NIETZSCHE, F., *Généalogie de la morale* [1887], GF-Flammarion, Paris, 1996.

⁴⁵ BUTLER, J., *Trouble dans le genre*, Éditions La Découverte, Paris, 2005, p. 96.

⁴⁶ Idem, p. 96.

de subjectivation » (les façons spécifiques de se rapporter à soi, de se constituer en sujet moral), relevant davantage de l'interprétation que du fait.

Il serait hors propos d'entrer dans les détails de la philosophie de Nietzsche, ou de chercher à démontrer si Butler l'a mal interprétée ou non⁴⁷. Toujours est-il que *Trouble dans le genre* entend traiter du genre comme d'un acte, et d'un acte répété et changeant par lequel le sujet atteint l'intelligibilité culturelle. Pour Butler, affirmer qu'il n'y ait pas d'acteur derrière l'acte revient à replacer le sujet dans le langage, alors que sa position ne peut être fixe : l'action situe le sujet, et en ce qui concerne le genre, sa « performance » de genre le fait advenir comme sujet. Son identité est performativement constituée par le genre qu'il adopte. Elle affirme :

« Le pouvoir juridique « produit » incontestablement ce qu'il prétend simplement représenter; c'est pourquoi la politique doit s'occuper de cette double fonction du pouvoir : juridique et productive. En effet, la loi produit l'idée d'un « sujet avant la loi », puis fait disparaître cette formation discursive avant de la convoquer à titre de prémisses fondatrices naturalisées pour légitimer en retour l'hégémonie régulatrice de cette même loi »⁴⁸.

Butler dénonce ainsi que le « sujet » politique donne l'apparence d'exister avant qu'il n'y ait de discours juridique. Appliqué au genre, et aux normes du genre, serait-il possible que la conviction d'avoir une essence genrée ne la fasse survenir chez une personne comme faisant partie de soi, alors qu'elle serait, au départ, extérieure à la personne?

Une section particulièrement difficile de *Trouble dans le genre*⁴⁹ aborde la question de l'identité de genre comme étant un idéal impossible à atteindre. La différence sexuelle est posée comme étant une précondition de l'intelligibilité de la loi paternelle, et l'ordre symbolique que la loi instaure produit les positions masculines et féminines, respectivement celles « d'avoir » et « d'être » le Phallus (le signifiant du désir de l'autre), le cadre étant l'hétérosexualité. Hommes et femmes sont définis, non comme donnant sens à l'autre sexe, mais tous les deux comme ce dont l'autre manque, et dont la signification se trouve subordonnée à la loi paternelle. Le sujet masculin, en particulier, renforce son identité par la reconnaissance qu'il reçoit de la femme qui désire le Phallus qu'il paraît « avoir » (le Phallus n'existe que symboliquement, mais les sujets

⁴⁷ La même remarque s'applique quant à l'utilisation par Butler d'arguments attribués à Foucault.

⁴⁸ BUTLER, J., *Trouble dans le genre*, Éditions La Découverte, Paris, 2005, p. 61.

⁴⁹ Voir BUTLER, J., idem, p. 126-147. La section s'intitule « Lacan, Riviere et les stratégies de mascarade ».

doivent faire comme s'ils l'avaient ou l'étaient). Hommes et femmes doivent donc répéter sans arrêt leur position, alors que leur identité leur est inaccessible (à cause du manque que leur désir entend combler). S'ensuivraient différentes stratégies de mascarade.

« Le terme est éloquent parce qu'il évoque des significations contraires : d'un côté, si « l'être », la spécification ontologique du Phallus, relève de la mascarade, alors tout être pourrait, semble-t-il, se laisser réduire à une forme de paraître, l'apparence de l'être, avec pour conséquence de réduire toute l'ontologie de genre à un jeu sur les apparences. D'un autre côté, parler de mascarade sous-entend qu'il y a un « être » ou une spécification ontologique de la féminité qui *précède*⁵⁰ la mascarade, un désir ou un besoin féminin masqué mais susceptible d'être dévoilé, qui pourrait même annoncer une possible perturbation et déstabilisation de l'économie phallogocentrique de la signification »⁵¹.

Voilà déstabilisé ce que le sens commun attribue au genre en tant que manifestation « psychologique » du sexe. Butler se sert de l'usage de la mascarade par Lacan pour faire percevoir que l'hétérosexualité pouvait être une scène où le « vrai » genre n'existe pas, alors que la femme y serait toujours en attente de signification, que ce soit par la loi paternelle ou simplement parce qu'elle est l'Autre de l'homme et l'objet de son désir. Il s'agit pour Butler de poser le genre comme un acte, alors même que l'identité de genre et le sujet-substance derrière l'acte sont présentés comme étant des fantasmes.

Le sujet de Butler n'existe pas avant son entrée dans le domaine discursif, c'est-à-dire celui où il s'inscrit en relation avec les discours qui « produisent » le monde, à partir desquels une connaissance vraie est établie. L'humain est un effet du langage qui le constitue, des discours régulateurs que sont dans ce cas-ci les normes de genre. Butler emprunte au vocabulaire de Foucault pour suggérer que ces normes sont les pratiques régulatrices qui disciplinent les corps. L'inscription sur le corps des normes du genre explique que le sexe se présente comme étant naturel.

Conclusion

Nous avons vu dans le deuxième chapitre que le féminisme de Judith Butler porte un intérêt croisé aux questions de la formation du sujet et de l'antériorité du genre sur le sexe. S'inspirant de quatre auteurs principaux, Butler démontre que le genre est un élément malléable

⁵⁰ Souligné dans le texte.

⁵¹ BUTLER, J., *Trouble dans le genre*, Éditions La Découverte, Paris, 2005, p. 131.

de la constitution des sujets et l'enjeu principal de la reproduction du système hétérosexiste occidental. En soutenant que le genre est performatif, Butler stimule la possibilité de subvertir ce système social et politique par la resignification créative du genre par les individus.

Le prochain chapitre aborde quelques objections soulevées par les prises de position de Judith Butler dans *Trouble dans le genre*. Le sujet, effet des discours, pourrait laisser croire que pour Butler le corps n'existe pas et que les normes sociales enlèvent toute liberté au sujet... On peut aussi se demander si Butler, qui ne prescrit pas de pratique politique, n'abandonne pas le féminisme en cours de route.

TROISIÈME CHAPITRE

La critique venant de Seyla Benhabib

Par sa contestation de la catégorie même de « femme », Judith Butler, dans *Trouble dans le genre*, déstabilise la théorie féministe en mettant en doute l'universalité de son sujet et sa conception de l'antériorité du sexe sur le genre. Certaines auteures y ont vu la possibilité d'un effondrement du féminisme.

Particulièrement, la philosophe Seyla Benhabib rejette ce qu'elle qualifie de « déterminisme du genre » chez Butler, liée à la thèse de la performativité. Pour Benhabib, la philosophie « postmoderne », qu'elle attribue à Butler, sape la possibilité de pratiquer une théorie critique, c'est-à-dire que le féminisme tel que proposé par Butler, en niant la nécessité de recourir à un idéal normatif, échouerait à critiquer adéquatement les institutions sociales opprimantes, reconduisant paradoxalement le *statu quo* contre lequel le féminisme devrait s'ériger. Les divergences concernant la subjectivité et l'identité forment la trame de fond des conceptions différentes du féminisme de Benhabib et de Butler. Ce chapitre se divise en trois parties : un résumé des principaux arguments de Benhabib (3.1), et l'approfondissement des problèmes qu'elle soulève, au niveau théorique (3.2) et plus précisément politique (3.3).

3.1 L'argumentation de Benhabib

Seyla Benhabib évalue dans « Feminism and Postmodernism; An Uneasy Alliance »⁵² ce que la philosophie post-moderne peut apporter au féminisme, au moment où ce dernier se détourne de son alliance précédente avec diverses théories marxistes. Pour ce faire, elle prend très au sérieux les trois thèses développées par la philosophe Jane Flax synthétisant la pensée post-moderne : la mort de l'Homme, la mort de l'Histoire et la mort de la métaphysique⁵³. Il

⁵² Texte présenté lors d'un colloque de philosophie en 1990 et publié comme article pour la première fois dans « Praxis International » (11 : 2 juillet 1991). Nous nous référons à sa publication dans « Feminist Contentions ». Voir :

BENHABIB, S., BUTLER, J., CORNELL, D., FRASER, N., *Feminist Contentions; A Philosophical Exchange*, Routledge, New York et Londres, 1995, p. 17-34.

⁵³ Voir FLAX, J., *Thinking Fragments; Psychoanalysis, Feminism, and Postmodernism in the Modern West*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles et Oxford, 1990. En résumé, la mort de l'Homme signifie la fin de toute conception essentialiste d'être humain ou de nature humaine. La mort de l'Histoire en découle : la nature fictive de l'homme étant affirmée, l'idée d'un progrès de l'humanité dans le temps est mise en doute et les discours qui prennent l'Homme en tant qu'être homogène comme objet sont invalidés. La mort de la Métaphysique signifie que la fin de la recherche d'une cause première et la victoire du relativisme.

faut noter que Benhabib ne définit pas ce qu'elle entend par « post-moderne », qu'elle illustre à l'aide d'exemples. Elle reconnaît que le post-modernisme, par sa critique du rationalisme occidental (du sujet masculin de la raison, d'une vision unitaire du progrès historique et de l'Être) peut sembler attrayant aux féministes. Benhabib développe pour chacune des morts une version « légère » (*weak*) et une version forte (*strong*). Selon Benhabib, les versions légères peuvent être acceptables par le féminisme, alors que les versions fortes viennent plutôt saper le féminisme à sa base. La mort de l'Homme, en particulier, deviendrait dans sa version forte la « mort du Sujet », rendant le féminisme, tel que Judith Butler le présente, incohérent. Son article vise à mettre en garde les féministes contre les dérives possibles du post-modernisme.

Seyla Benhabib remarque que la généalogie du sujet du féminisme que développe Judith Butler présente le sujet comme n'étant intelligible (et donc apte à occuper la position de sujet) que s'il est « genré », alors même qu'il n'a aucune prise sur la signification du genre qui lui est assigné. Selon Benhabib, la thèse post-moderne de la mort de l'Homme, dans sa version légère, signifie que le sujet doit toujours être *situé* dans un contexte de pratiques sociales, linguistiques et discursives variées. Cette prise en compte de la situation du sujet ne compromet nullement les attributs traditionnels du sujet philosophique occidental, à savoir l'autonomie et la rationalité. Il y aurait cependant exagération lorsque le sujet lui-même se verrait retirer ces attributs pour être *immergé* dans une chaîne de significations propre au langage. Benhabib considère que *Trouble dans le genre* présente les caractéristiques de la version forte de la mort de l'Homme.

Benhabib soutient que le féminisme ne peut être cohérent s'il s'approprie la conception de la subjectivité esquissée par Nietzsche et reprise par Butler. Benhabib entend par là que le sujet de Butler, n'étant rien de plus qu'une position dans le langage, tentant de rendre compte de son parcours personnel, n'est plus à même de créer une distance entre soi et les chaînes de signification qui le constitueraient. Le sujet de Butler serait incapable d'initier une réflexion sur lui-même parce qu'il serait déterminé par son environnement et par son genre. Benhabib pose les questions suivantes : Qu'advient-il des principes régulateurs qui permettent au sujet de fonctionner en tant qu'agent, autonome et conscient de soi? Comment le projet de l'émancipation féminine peut-il être soutenu sans sujet?

Selon Benhabib, le post-modernisme va trop loin en rejetant les valeurs universelles du sujet autonome, qui sont celles qui ont permis à la démocratie et au féminisme de se développer. La mort du Sujet raterait l'occasion de proposer aux femmes de se réapproprier leur histoire en vue d'un avenir où elles seraient émancipées du patriarcat. De la performativité, Benhabib retient que le genre n'est que l'effet de ses expressions (interprétées culturellement), et que la subversion des expressions du genre peut déstabiliser les structures sociales hétérosexistes. Mais les expressions du genre ne sont-elles pas déterminées? Et comment déstabiliser un régime politique comme le patriarcat si l'action politique découle d'une intention du sujet, alors que Butler conteste l'intentionnalité du langage?

Benhabib ne comprend pas, de toute évidence, où Butler veut en venir lorsqu'elle soutient qu'il n'y a pas d'acteur derrière l'acte de la performance du genre⁵⁴. Benhabib juge contradictoire la volonté de Butler de concevoir l'identité personnelle à partir du genre performatif tout en disqualifiant les attributs traditionnels du sujet. Comment ne pas être à la fois auteur et acteur de sa propre vie? Et comment traduire politiquement une position féministe de déconstruction du sujet, alors que Butler semble rendre la politique impossible? Pour Benhabib, les thèses postmodernes défendant la mort du sujet soulèvent des problèmes aux niveaux théorique et politique, s'imbriquant avec les morts de l'Histoire et de la métaphysique.

Par problème théorique, nous entendons qu'il concerne la méthode utilisée et par problème politique, la finalité de l'analyse quant à la transformation possible ou projetée de l'organisation du pouvoir dans la société. Les deux types de problèmes se recoupent souvent. Autrement dit, nous considérerons dans les prochaines pages deux aspects inter-reliés de la lecture critique que fait Benhabib de *Trouble dans le genre*. Premièrement, le niveau théorique est celui où la méthode d'investigation de Butler sera analysée. Il sera question de la manière d'atteindre la vérité d'un phénomène, ici le genre, et de justifier par extension le sujet qui le porte, le manifeste, le « performe ». Ensuite, le problème politique soulevé sera celui plus spécifique du déploiement possible de la pensée de Butler au féminisme en général.

⁵⁴ BENHABIB, S., « Feminism ans Postmodernism » dans *Feminist Contentions; Feminist Contentions; A Philosophical Exchange*, Routledge, New York et Londres, 1995, p. 21.

3.2 Le problème théorique

D'abord, au niveau théorique, Benhabib soutient que le post-modernisme, à force de contester les fondements de sa pensée, détruit la philosophie elle-même. Il couperait la branche où il est assis : sans la capacité du sujet à être un agent, le sujet post-moderne deviendrait une pure spéculation qui n'aurait plus de lien avec le réel et perdrait sa propre légitimité. Benhabib souhaite conserver la métaphysique de la substance que Butler entendait dépasser avec *Trouble dans le genre*. Benhabib maintient la nécessité pour le féminisme de disposer d'arguments fondationnalistes⁵⁵ (selon lesquels les croyances sont justifiées si elles reposent sur l'expérience empirique évidente, telle que la différence sexuelle). Le recours à une identité commune, unifiée, des femmes doit servir à Benhabib à justifier les revendications de leur émancipation. Si ce n'était pas le cas, les fondements de la philosophie, la rationalité et une forme de transcendance du sujet par rapport à son identité (l'universel), rendraient le féminisme impossible à énoncer.

Butler soutenait plutôt que l'identité des personnes, leur cohérence interne, ne devenait intelligible que si elles avaient pris un des deux seuls genres générés par l'ordre obligatoire de sexe/genre/désir⁵⁶ et donc que, dans ce système de langage/pouvoir, certaines identités ne pouvaient pas exister (celles déviant de la matrice hétérosexuelle). L'argument fondationnaliste de la différence sexuelle est forgé selon Butler afin de justifier et maintenir l'ordre qui régit les sociétés, et où la binarité hiérarchique des sexes se perpétue. Butler entend dévoiler le caractère fictif de la catégorie de « femme », son contenu normatif et la force d'exclusion qu'il suscite. Benhabib concède à Butler que toute catégorie délimite son domaine par exclusion. Elle ajoute cependant :

« Once we have detranscendentalized, contextualized, historicized, genderized the subject of knowledge, the context of inquiry and even the methods of justification, what remains of philosophy? Does not philosophy become a form of genealogical critique of regimes of discourse and power as they succeed each other in their endless historical monotony? Or maybe philosophy becomes a form of thick cultural narration of the sort that hitherto only poets had provided us with? Or maybe all that remains of philosophy is a form of sociology of knowledge, which instead of investigating the conditions of the

⁵⁵ Le fondationnalisme soutient que des principes premiers sont à la base de toute connaissance vraie, qui en dérive par déduction logique. Ces principes premiers sont en eux-mêmes justifiés ou évidents.

⁵⁶ Voir : BUTLER, J., *Trouble dans le genre*, Éditions La Découverte, 2005, p. 80-86.

validity of knowledge and action, investigates the empirical conditions under which communities of interpretation generate such validity claims? »⁵⁷.

Autrement dit, si Benhabib est d'accord avec Butler pour questionner le sens commun en matière de genre, elle pose la condition que la validité des hypothèses se réfère à une vérité universelle. Benhabib reproche à Butler de ne proposer, via la déconstruction des identités de genre constituées culturellement, rien qui puisse servir de fondement philosophique au féminisme. Benhabib comprend le genre chez Butler comme complètement dépendant des discours de légitimation propres aux cultures qui le génèrent. Sans apport supra-culturel, l'interprétation du genre serait toute relative puisqu'elle serait sans critère de validité épistémologique. La performativité du genre, bizarrement conçue sans sujet pour l'accomplir, serait invérifiable tout en contenant l'inverse de ce que le sens commun permet de constater chaque jour :

« For Butler, we might say, the myth of the already sexed body is the epistemological equivalent of the myth of the given : just as the given can be identified only within a discursive framework, so too it is the culturally available codes of gender that « sexualize » a body and that construct the directionality of that body's desire »⁵⁸.

Le déterminisme du genre que Benhabib impute à la thèse de la performativité du genre découlerait du point faible théorique de Butler : l'articulation entre le modèle psychanalytique de formation de la subjectivité et celui des discours de vérité issu des écrits de Michel Foucault. Butler soutient que l'identification à un genre, par l'incorporation des caractéristiques de l'objet aimé et prohibé cacherait l'enjeu de pouvoir selon lequel le désir homosexuel ne peut être réalisé⁵⁹. Du même souffle, elle cherche surtout à démontrer que les prédispositions bisexuelles primaires, évoquées par Freud, sont construites pour se résoudre dans l'hétérosexualité, maintenant les stratégies de hiérarchisation des genres et l'exclusion des marginaux. Cela confirmerait ce que Butler, à la suite de Foucault, cherche à démontrer : que les discours scientifiques imposent leur vision du monde et que la psychanalyse, en particulier, est un

⁵⁷ BENHABIB, S., « Feminism and Postmodernism », dans *Feminist Contentions*, Routledge, New York et Londres, 1995, p. 25.

⁵⁸ BENHABIB, S., « Feminism and Postmodernism », dans *Feminist Contentions*, Routledge, New York et Londres, 1995, p.21.

⁵⁹ Voir : BUTLER, J., *Trouble dans le genre*, Éditions La Découverte, Paris, 2005, p. 147-158.

discours de savoir/pouvoir qui contribue à la reproduction du système de l'hétérosexualité obligatoire.

L'intérêt de Butler pour la psychanalyse tient en partie au rappel de la hiérarchie de genre qui se trouve traditionnellement associée à la distinction entre le corps et l'esprit (l'âme, la conscience). Le rapport de subordination entre les deux est à la fois politique et psychique. L'interprétation consistant à affirmer que l'homosexualité puisse exister dès la naissance ne serait qu'une façon d'éviter de se questionner sur les facteurs environnementaux qui pourraient la favoriser. L'interprétation rétrospective du psychisme, telle que l'est inévitablement la psychanalyse, révèle que la vérité qu'elle dévoile sert à conforter l'idée que l'interprète s'en fait. Mais que cette vérité ne soit accessible que par le langage ne doit pas pour autant laisser croire que le sujet soit soluble dans le langage qui le « constitue ». Qu'est-ce qu'être constitué par le langage signifie, à part l'interprétation de ses origines par un discours où le « je » se raconte selon ses croyances présentes?

L'approche anti-fondationnaliste⁶⁰ de Butler, refusant de prendre une identité commune comme fondement du féminisme, est voué à l'échec selon Benhabib parce qu'elle s'attaque au régime épistémique qui stabilise les termes « homme » et « femme ». La théorie de Butler, où la vérité est relative, inverse le rapport entre science et politique, en cherchant à dévoiler les régimes de pouvoir qui réguleraient les sciences, et donc l'explication « vraie » de la réalité. Mettre ainsi la vérité sur le compte des facteurs politiques et culturels variables, comme le constructionnisme radical de Foucault le laisse supposer, en arrive à nier l'existence du sujet et à n'en faire qu'un effet des discours de savoir/pouvoir qui l'entourent. À ce compte, l'être humain n'a plus aucun contrôle sur lui-même, ni de réalité ou de dignité particulière. Les trois thèses fortes du post-modernisme que Benhabib combat se trouvent réunies : la mort de l'Homme, qui n'est plus le véritable sujet de son histoire, la mort de l'Histoire, qui n'a plus à rendre compte des conditions de la constitution des groupes sociaux, et la mort de la métaphysique parce que « l'être » du genre est nié, remplacé par le produit d'une matrice de vérité et de pouvoir.

⁶⁰ L'anti-fondationnalisme conteste l'idée que la connaissance dérive de principes premiers sans plus de justification. Le fondationnalisme résulterait d'une configuration particulière de l'organisation sociale du pouvoir, alors que la connaissance pourrait s'élaborer à partir de tout point, sans hiérarchie.

Contre ce type d'argument, Judith Butler notait en conclusion de *Trouble dans le genre* :

« Dans le raisonnement fondationnaliste typique de la politique identitaire, il faut qu'une identité préexiste aux intérêts et à l'action politiques. [...] En général, on pose la question de savoir où se trouve la capacité d'agir en relation avec la viabilité du « sujet », par quoi il faut comprendre que le « sujet » a une forme stable d'existence antérieure au champ culturel qu'il négocie. Néanmoins, si le sujet est culturellement construit, il n'en perd pas pour autant sa capacité d'agir, qu'on a l'habitude de se représenter comme une aptitude à l'action réfléchie, qui reste inaltérée malgré son ancrage culturel. Dans ce modèle, la « culture » et le « discours » situent le sujet, mais ne le déterminent pas. Cette façon de nuancer et de situer le sujet préexistant semblait nécessaire pour pouvoir mettre la capacité d'agir en un lieu qui ne soit pas entièrement déterminé par cette culture et ce discours. Mais ce type de raisonnement suppose à tort (a) qu'il serait impossible d'établir cette capacité d'agir sans recourir à un « je » pré-discursif, même s'il faut chercher ce « je » là où plusieurs discours convergent, et (b) qu'être *constitué.e* par le discours revient à être *déterminé.e* par lui, une détermination qui forclôt toute capacité d'agir »⁶¹ (TG p. 267-268).

Selon Butler, plutôt que d'être déterminé par les discours, l'identité s'affirme à travers un processus de signification qui s'établit par la répétition, plus ou moins réussie, des injonctions culturelles. Si *Trouble dans le genre* questionne particulièrement l'acquisition ou la constitution de son identité personnelle par un genre, il ne faut pas réduire l'identité aux seuls genres. Ni confondre le « soi », qui est la personne en tant que telle et le « sujet », qui est une position dans le langage, le « je » qui affirme « être » tel ou telle. Selon Butler, le sujet ne devient intelligible qu'après avoir été produit par la matrice hétérosexuelle, en adoptant une posture conforme ou non à la binarité hiérarchique des genres. Le genre n'est jamais pour Butler l'effet d'un choix, ce qui présupposerait l'existence d'une volonté précédant l'action. Or, si le genre est performatif, c'est qu'il informe après-coup des normes culturelles auxquelles il est rattaché, mais sans faire intervenir d'intention préalable. Benhabib se heurte à cette à cette difficulté de la thèse de la performativité du genre : comment concevoir la capacité d'agir si le sujet ne semble être que le jouet de forces sociales?

Or, ce que Butler nie au sujet est la forme stable d'existence qui lui est traditionnellement attribuée. Le sujet négocie le champ culturel dans lequel il se trouve mais ne le précède pas. Dans les considérations finales de *Trouble dans le genre*, elle constate :

⁶¹ BUTLER, J., *Trouble dans le genre*, Éditions La Découverte, Paris, 2005, p. 267-268.

« Dire qu'une identité est un effet veut dire qu'elle n'est ni fatalement déterminée, ni complètement artificielle et arbitraire. Le fait que le statut *constitué* de l'identité continue à être pensé en fonction de cette fausse opposition révèle que le discours féministe de la construction culturelle reste inutilement prisonnier du dualisme entre le libre arbitre et le déterminisme. La construction ne s'oppose pas à la capacité d'agir; elle est la scène nécessaire à cette dernière et elle constitue les termes mêmes dans lesquels cette question se pose et devient culturellement intelligible »⁶².

Le discours féministe de la construction culturelle dont il est question concerne le genre, dérivé culturel du sexe naturel. C'est la façon dont Benhabib le comprend. L'identité féminine (basée sur le sexe) est pour Benhabib le fondement de la légitimité des discours féministes combattant le sexisme; la question du genre lui est liée mais demeure secondaire. C'est pourquoi le déterminisme du genre qu'elle attribue à Butler serait contraire au féminisme : en identifiant les femmes à celles (et ceux?) qui agissent en « femmes », ces dernières n'auraient aucune prise sur leur identité, qui leur serait attribuée à rebours et de l'extérieur. Benhabib ne distingue pas la catégorie de sexe (le statut présumé servant de cadre au discours) et l'identité sexuelle (le statut reconnu servant à se définir). Il reste que pour Benhabib, si le féminisme vise l'émancipation des femmes, les comportements « féminins » ne devraient pas les définir.

3.3 Le problème politique

Le problème politique de la représentation que soulève Judith Butler dans *Trouble dans le genre* en découle. Par le renversement de la perspective faisant du genre l'illusion de l'identité et d'une substance intérieure, Butler a cherché à démontrer que le « réel » est fantasmatique. La représentation politique des « femmes » ferait appel à une fausse universalité dont l'objectif serait de stabiliser son sujet en le naturalisant. Benhabib croit au contraire devoir sauvegarder le sujet, postulant de la priorité de l'être sur l'action que Butler renverse. Elle entend prendre en compte la différence sexuelle de manière empirique (l'évidence des deux sexes) plutôt que d'en faire une pure fiction politique. Que le féminisme propose des politiques identitaires ne pose aucun problème à Benhabib puisqu'il s'agit pour elle du constat empirique permettant d'élaborer les schémas d'émancipation de ses sujets. Le postmodernisme nierait l'existence réelle des femmes pour lui préférer l'histoire de la construction des femmes et dont la vérité du sexe est mise en doute. La déconstruction des discours de justification traditionnels

⁶² BUTLER, J., *Trouble dans le genre*, Éditions La Découverte, Paris, 2005, p. 273-274.

(épistémologiques) entraîne la négation de la réalité de la différence sexuelle et de la nécessité d'en tenir compte.

En dénonçant la dérive postmoderne, Seyla Benhabib entend maintenir la légitimité de l'usage de la catégorie de « femme ». Benhabib reconnaît que son interprétation sociale est contingente, que l'identité féminine est en partie construite par des traditions culturelles et des jeux de langage variés. Elle soutient cependant que la philosophie doit établir rationnellement des critères permettant de juger des différentes pratiques sociales, qui sont toujours complexes. Les différents ordres de discours, éthiques, politiques, religieux, scientifiques entrent régulièrement en conflit et la philosophie offrirait une distance critique permettant de les évaluer⁶³. Pour demeurer pertinent, le féminisme doit, selon Benhabib, éviter l'essentialisme tout en reconnaissant l'existence des femmes (de leurs corps et de leurs attributs de sujets autonomes). Les manifestations du genre sont secondaires : ce sur quoi le féminisme doit travailler en premier lieu, c'est à la proposition d'une « utopie », d'une société où hommes et femmes seront égaux à tous les niveaux⁶⁴ et dont l'émancipation des femmes est le principal instrument critique.

Le post-modernisme, en niant les présuppositions philosophiques permettant la critique adéquate de la société, freinerait l'émancipation des femmes. La notion de sujet, issue du discours philosophique traditionnel (épistémologique), est nécessaire pour établir des identités stables (sur le mode de l'ontologie). Dans l'optique de Benhabib, la « mort du sujet » post-moderne équivaut à la mort de la politique. Benhabib nie de cette façon le caractère politique de *Trouble dans le genre* : sans sujet, il n'y a pas de féminisme possible, pas de mobilisation militante autour du projet commun de l'émancipation des femmes. L'abandon du sujet par Butler entraîne selon Benhabib l'impossibilité d'accéder à une dimension collective où les individus pourraient faire *corps social*.

Même si la distinction entre sexe et genre chez Butler semble chercher à distinguer la construction du genre de la construction de l'identité, Benhabib remarque que Butler attribue à

⁶³ BENHABIB, S., « Feminism and Postmodernism », dans *Feminist Contentions*, Routledge, New York et Londres, 1995, p. 27-28.

⁶⁴ BENHABIB, S., « Feminism and Postmodernism », dans *Feminist Contentions*, Routledge, New York et Londres, 1995, p. 29-30.

tous ces termes une fonction normative qui n'est pas nécessaire. La prolifération des genres, sur une base individuelle, que propose Butler ne peut pas mobiliser politiquement le féminisme (et ses agents) autour des normes universelles de justice, de respect ou d'égalité (l'utopie féministe).

Nous croyons cependant que l'objectif de Judith Butler est de questionner l'apport d'idéologie qui domine le discours politique d'émancipation identitaire féministe, cher à Benhabib. Il n'est selon Butler plus possible de penser le genre sans y voir les rapports de pouvoir qui le sous-tendent et le constituent.

Ce que Butler reproche au féminisme épistémique-identitaire, c'est de reconduire la différence sexuelle sans chercher à savoir par quels processus elle se serait transformée en hiérarchie de genre⁶⁵. Butler soutient que le sexe en tant que nature est déjà un usage politique qui est aveugle à sa propre origine discursive (la matrice hétérosexuelle). La conception du sujet qui en découle (la femme dont le corps prescrit le genre) reproduit culturellement le mécanisme qui fonde l'oppression universelle dans la biologie. Une telle priorité de l'être sur l'action érige un sujet universel qui fonctionne comme une injonction normative et fait passer l'identité « féminine » pour le fondement nécessaire des discours politiques féministes. Butler affirme plutôt qu'il n'est pas nécessaire au féminisme d'atteindre une identité primaire pour faire de la politique, mais bien que cette quête est déjà politique et qu'il faudrait la dépasser :

« La construction de la catégorie « femme » comme un sujet cohérent et stable n'est-elle pas, à son insu, une régulation et une réification des rapports de genre? Or une telle réification n'est-elle pas précisément contraire aux desseins féministes? Dans quelle mesure la catégorie « femmes » ne parvient-elle à la stabilité et à la cohérence que dans le cadre de la matrice hétérosexuelle? Si une notion stable du genre n'est plus de fait la prémisse fondatrice de la politique féministe, il est peut-être souhaitable que cette politique renouvelle sa forme pour contester les réifications mêmes du genre et de l'identité, une forme qui ferait de la variabilité dans la construction de l'identité une exigence tant méthodologique que normative, pour ne pas dire un but politique »⁶⁶.

Conclusion

Cette présentation de la critique de Seyla Benhabib envers *Trouble dans le genre* avait comme objectif de faire valoir que la méthode post-structuraliste adoptée par Judith Butler

⁶⁵ BUTLER, J., *Trouble dans le genre*, Éditions La Découverte, Paris, 2005, p. 117-118.

⁶⁶ BUTLER, J., *Trouble dans le genre*, Éditions La Découverte, Paris, 2005, p. 66.

soulève des questions de fond quant au féminisme, au-delà de celle de la nécessité de l'inclusion des minorités sexuelles. Nous croyons cependant que Benhabib s'est trompée de cible en attaquant le déterminisme du genre de Butler.

S'il y a un déterminisme chez Butler, c'est qu'on ne peut sortir complètement du système des genres, qui nous rendent intelligibles (entre autre par le langage). Il est cependant possible chez Butler de subvertir le genre pour établir certains espaces de liberté. La subversion du genre qu'elle propose ne signifie pas simplement de s'accommoder du régime de pouvoir qui institue les genres, ni que l'identification à un genre soit simplement culturelle. Si, comme chez Foucault, le pouvoir n'est pas qu'une entité répressive, mais un système productif, il admet la possibilité de multiples résistances.

Ce sont donc deux féminismes qui s'affrontent : celui de Benhabib cherchant à établir un point de vue universel aux réalités sociales construites, inscrivant « les femmes » comme sujets politiques selon un modèle épistémologique centré sur l'identité sexuelle. Celui de Butler tentant de localiser le politique dans les pratiques de signification qui régissent les identités afin d'ouvrir la possibilité de les contester. Nous verrons dans le prochain chapitre que Nancy Fraser tentera de concilier ces deux visions du féminisme en les recadrant autour de la notion de justice.

QUATRIÈME CHAPITRE

La critique venant de Nancy Fraser

Nous aborderons dans ce chapitre un texte écrit par la philosophe Nancy Fraser. Elle cherche à surpasser les incompréhensions soulevées par le « faux débat » entre Benhabib et Butler concernant les mérites de l'approche philosophique la plus porteuse pour le féminisme entre respectivement la théorie critique chez Benhabib et le post-structuralisme chez Butler. Fraser expose les orientations que devrait prendre un féminisme non-identitaire, ayant conservé les préoccupations d'émancipation chères à Benhabib et intégré les leçons d'inclusion des marginaux de Butler. Elle critique au passage la conception du genre de Butler, qui ne serait pas assez large pour embrasser l'ensemble des revendications féministes.

L'article de Nancy Fraser, « Pour une politique féministe à l'âge de la reconnaissance; une approche bidimensionnelle de la justice de genre », publié en 2001, part du même constat historique que celui de Benhabib : le féminisme, en se détachant autour de 1990 des théories marxistes, s'est davantage concentré sur les problématiques de reconnaissance sociale (et politique) que de redistribution économique. Fraser y constate que le féminisme culturaliste (empruntant à l'anthropologie et à la psychanalyse), centré sur la problématique du genre, a si bien supplanté le féminisme matérialiste (surtout celui préoccupé d'économie) qu'il a mis en péril les acquis d'une redistribution économique plus équitable. Fraser propose une nouvelle « justice de genre » bidimensionnelle, alliant à la fois reconnaissance et redistribution. Comme nous l'avons vu, Judith Butler entendait, avec *Trouble dans le genre*, subvertir l'identité féminine afin d'éviter qu'elle ne devienne source de nouvelles oppressions. Fraser entend proposer un modèle de représentation politique féministe non-identitaire, qui prenne en compte les individus sexuellement marginaux. Par contre, elle considère que la théorie du genre développée par Butler est insuffisante pour le féminisme.

Ce chapitre est divisé en deux problèmes, dans la même veine qu'au chapitre précédent : le problème théorique de la meilleure méthode d'analyse (4.1) et le problème politique de l'orientation prioritaire du féminisme (4.2).

4.1 Le problème théorique

Nous avons vu dans le troisième chapitre que Judith Butler se faisait reprocher d'appliquer au féminisme une orientation philosophique potentiellement désastreuse. À savoir si le post-modernisme ou le post-structuralisme sont des alliés théoriques potentiels du féminisme, Nancy Fraser répond pour sa part que oui⁶⁷. En effet, sur la question du recours à une identité commune qui divisait Benhabib et Butler, Fraser adopte la méthode post-structuraliste qui lie le recours aux identités à des enjeux de pouvoir. Elle se différencie toutefois de Butler en ne rejetant pas la catégorie de « femme »; l'intersectionnalité consiste pour Fraser à comprendre pourquoi et comment, à un moment précis de l'existence, un fil identitaire devient plus fort qu'un autre et en vient à définir l'identité d'une personne. L'appartenance au sexe féminin, par exemple, n'a pas la même force de signification chez une féministe que chez une autre femme.

Nous croyons que Fraser s'intéresse plus que Butler au contexte social et émotionnel qui affecte les personnes et moins au degré d'intériorisation des normes du genre. L'effet immédiat d'un tel point de vue est de considérer le genre comme étant certes acquis sous une certaine contrainte, mais non contraignant. Il est possible selon Fraser de prendre une distance critique face à son genre, sans le renier pour autant. Au niveau des revendications politiques qui en découlent, le féminisme de Fraser est plus facilement rassembleur : il fait appel à l'esprit critique des femmes, sans qu'elles aient à douter de leur féminité. De plus, l'analyse du genre que propose Butler, centrée sur la performativité, serait trop axée sur la reconnaissance statutaire, même si le statut en question est mouvant. Selon Fraser, il lui manque une dimension.

L'approche bidimensionnelle de la justice de genre exposée par Fraser entend allier les revendications liées à la reconnaissance et à la redistribution. Trop souvent, selon elle, les féministes mettent l'accent sur l'une ou l'autre des approches, comme si elles s'excluaient mutuellement. Fraser reproche à Judith Butler une conception trop étroite du genre : le féminisme culturaliste⁶⁸ est entièrement tendu vers la reconnaissance, ses discours portant sur

⁶⁷ Voir FRASER, N., « False Antitheses : A Response to Seyla Benhabib and Judith Butler », dans BENHABIB, S., BUTLER, J., CORNELL, D., FRASER, N., *Feminist Contentions; A Philosophical Exchange*, Routledge, New York et Londres, 1995.

⁶⁸ Le féminisme culturaliste peut regrouper des auteures tant essentialistes qu'anti-essentialistes. Un aperçu du culturalisme a été donné en note de bas de page, à la page 1 de ce mémoire.

des questions de représentation, d'identité et de différence. Butler est associée au culturalisme par Fraser parce qu'elle s'attaque aux valeurs androcentriques, qui subordonnent les femmes selon un modèle culturel de hiérarchie. Le genre, tel que théorisé par Butler, fait une large place au déni de reconnaissance, que ce soit par ses représentations stéréotypées, l'appel à la subversion des régimes de pouvoir, la dénonciation des formes d'exclusion et une certaine idéalisation de la marginalité de genre.

La question à laquelle Fraser et Butler tentent toutes deux de répondre est de savoir comment élaborer un féminisme qui ne soit pas identitaire. L'articulation des régimes de pouvoir, qui rend les genres intelligibles, représente pour Butler l'occasion de subvertir le système *sexe/genre* qui dévalorise le féminin en dévoilant l'aspect contingent du sens donné au genre, et de ne pas l'associer à une identité pré-existante. Le raisonnement de Butler peut être considéré tordu. Nancy Fraser prétend que la conception bidimensionnelle du genre qu'elle propose plutôt peut conserver la catégorie « femme » comme fondement du féminisme sans verser dans l'essentialisme.

Nous croyons que le problème auquel nous faisons face est que deux types d'universalisme sont présents simultanément dans la théorie féministe : celui des droits politiques individuels et celui de la différence sexuelle. Les processus de formation des sujets et des genres y sont liés. L'universalisme des droits politiques individuels, dans un cadre féministe, fait référence à l'égalité absolue qui est recherchée entre les hommes et les femmes, à leur égale aptitude à incarner des sujets politiques. La culture domine ici la nature.

L'universalisme de la différence sexuelle fait référence à l'universalité de la distinction entre les hommes et les femmes, les individus masculins et féminins. La nature précède ici la culture, mais ne la nie pas nécessairement. Une position féministe différentialiste revendique son attachement à la catégorie identitaire de « femme », tout en cherchant à la faire reconnaître politiquement égale à la catégorie « homme ». Ni Butler, ni Fraser n'abordent ces questions en ces termes dans les textes étudiés.

Trouble dans le genre, en centrant son analyse sur la notion de genre, est engagé à déconstruire les discours faisant de la différence sexuelle l'expérience du sexe « naturel », donc hors du champ politique. D'où l'importance de l'explication de la formation du sujet chez Butler. En mobilisant des exemples tirés de la vie, réelle ou fantasmée, d'individus appartenant à des minorités sexuelles, Butler entend révéler l'aspect idéologique de « l'ordre obligatoire du sexe/genre/désir ». ⁶⁹

En se plaçant entièrement dans la sphère politique, Butler oppose l'universalité des droits individuels à la fiction de l'universalité de la différence sexuelle naturelle, et à la hiérarchie qui empêcherait les féministes essentialistes de la contester efficacement. Mais une fois les thèses essentialistes du féminisme identitaire malmenées, Butler explique mal, à notre avis, comment son explication politique fait le passage entre ce qui relève de l'individu et son agrégation à un groupe en vue de revendications collectives. Butler ne prescrit certes pas *comment* subvertir le genre à tout coup, mais son analyse des intersections identitaires, entre autre par son recours à la psychanalyse, semble se concentrer uniquement sur l'individu.

D'un côté, Butler semble toucher au but fondamental du féminisme en abolissant la différence sexuelle, transformée en une histoire politique de la hiérarchie des genres, et dont chaque individu peut tirer le meilleur parti. Cependant, de vouloir établir que les genres sont également construits, et d'égale valeur, face à l'ordre hétérosexiste à renverser (ou du moins à subvertir), révèle que Butler œuvre en faveur des « femmes » ou des genres subordonnés ou impensables, et donc que la différence sexuelle précède les discours voulant l'abolir. Il y a contradiction : la dénonciation du caractère politique de la distinction sexe/genre poursuit un objectif qui nécessite d'affirmer et de refuser à la fois la différence sexuelle.

En ce sens, le féminisme de Fraser est plus complet parce qu'il admet l'existence de la différence sexuelle sans rejeter entièrement l'apport théorique de *Trouble dans le genre* quant au genre comme catégorie politique. Fraser tente surtout d'intégrer « le meilleur » de différentes « générations » de féminisme. Les revendications de redistribution *et* de reconnaissance doivent

⁶⁹ Il s'agit du titre de la deuxième section du premier chapitre de *Trouble dans le genre*.

dépasser selon Fraser une autre fausse opposition entre égalité et différence. Les couples oppositionnels devraient plutôt être égalité-inégalité et identité-différence.

4.2 Le problème politique

La présentation du couple égalité-inégalité nécessiterait une plus longue exposition de la conception de la justice mobilisée par Fraser, ce qui n'est pas notre objectif ici. Disons simplement que l'objectif de justice du féminisme est atteint chaque fois que les femmes sont les égales des hommes, selon le principe de parité (être des pairs), c'est-à-dire être considérées en tant que partenaires à part entière de l'interaction sociale (ni systématiquement dévalorisées, ni traitées selon une différence exagérée ou en reniant complètement cette différence). Notons que Fraser traite les questions de redistribution et de reconnaissance comme étant *relativement*⁷⁰ autonomes :

« Les concepts de genre et de justice que je propose ici mènent à une autre politique féministe de reconnaissance, qui traite cette question sous l'angle du *statut social*⁷¹. Ce qui doit être reconnu, ce n'est pas l'identité féminine, mais le statut des femmes [...]. Le déni de reconnaissance, par conséquent, ne renvoie pas à une dévalorisation ou à une déformation de la féminité, mais plutôt à une subordination sociale qui empêche la participation à la vie sociale sur un pied d'égalité. [...] L'approche statutaire exige d'analyser les modèles institutionnels de valeurs culturelles pour voir les effets qu'ils ont sur la *position relative*⁷² des femmes. [...] Cette politique s'applique au genre, bien sûr, mais aussi aux autres axes de subordination, comme la « race », la sexualité, l'ethnicité, la nationalité et la religion »⁷³.

Pour Fraser, les revendications de redistribution et reconnaissance doivent aller de pair, même si elles ne se recourent pas toujours. Sa conception large du genre fait que la lutte prioritaire du féminisme est le sexisme, c'est-à-dire la discrimination à l'égard des femmes, que ce soit au niveau de l'accès aux ressources économiques qu'à celui de la parité de participation. La compréhension des régimes de pouvoir produisant le sexisme est pour Fraser le modèle permettant de saisir les autres axes possibles de subordination statutaire.

⁷⁰ Mon emphase (Ndlr).

⁷¹ Souligné dans le texte (Ndlr)

⁷² Souligné dans le texte (Ndlr).

⁷³ FRASER, N., « Pour une politique féministe à l'âge de la reconnaissance », dans *Le féminisme en mouvement : des années 1960 à l'ère néolibérale*, Éditions La Découverte, Paris, 2012, p. 230-231.

Chez Butler, la lutte prioritaire du féminisme semble plutôt devoir porter sur l'hétérosexisme, une notion développée⁷⁴ suite à la publication de *Trouble dans le genre*. Il s'agit d'une discrimination basée essentiellement sur le genre et plus spécifiquement sur l'incohérence, présumée ou non, entre le sexe, le genre et l'orientation sexuelle. Comme Butler le faisait remarquer dans *Trouble dans le genre*, dans la plupart des discours féministes comme dans la société, la différence sexuelle est si marquante qu'elle semble dicter l'essentiel des comportements relevant du genre et de la sexualité. Mise en lumière par le désir, l'articulation entre le genre et la sexualité est ce qui permet la resignification des genres. Selon Butler, la sexualité est liée au genre car les normes du genre traversent la sexualité. Plutôt que de n'être qu'une simple confirmation du genre, la sexualité, loin d'affermir le genre, peut aussi l'ébranler. La possibilité de la subversion de l'identité (sous un mode ontologique) en dépend : il ne suffit pas pour Butler de s'accommoder des genres tels que transmis via la matrice culturelle du désir hétérosexuel obligatoire. La constitution du genre fait qu'il y ait des espaces où il puisse se transformer. La généalogie de l'hétérosexisme permet de mieux comprendre le sexisme.

Le féminisme culturaliste propose des analyses brillantes des questions d'identité et de différence. Ainsi, Butler déconstruit la fausse identité induite par la catégorie « femme » et les nouvelles exclusions qu'elle occasionne. Cependant, Butler n'en vient-elle pas à lui préférer toutes les différences? Pour Fraser, si la déconstruction de la notion d'identité féminine est pertinente, elle doit faire place ensuite à la reconstruction politique, pour ne pas laisser le féminisme dans le néant. Fraser dénonce le nominalisme de Butler, faisant des « femmes » une notion abstraite, sans existence réelle. Au moins Butler ne nie pas la matérialité des corps⁷⁵ sexués : la femme particulière existe, ce sont les « femmes » qui forment un ensemble utile, construit par et pour la compréhension humaine. Butler revendique la reconnaissance de la légitimité de la position unique de chacun.e.

C'est encore une fois l'articulation entre la théorie psychanalytique et l'influence du philosophe Michel Foucault concernant la formation des sujets qui rendent la compréhension

⁷⁴ Pas nécessairement par Butler, mais beaucoup par les professionnels des *Queer Studies*.

⁷⁵ Voir BUTLER, J., *Ces corps qui comptent ; de la matérialité et des limites discursives du sexe*, (traduction de *Bodies That Matter* [1993]), Éditions Amsterdam, Paris, 2009.

de *Trouble dans le genre* difficile. Dans un autre article⁷⁶, Fraser met en garde les féministes quant à l'utilisation de la psychanalyse lacanienne. D'un côté, elle est d'accord avec Butler pour dénoncer les conclusions monolithiques et tautologiques du système symbolique de Jacques Lacan. De l'autre, elle doute de la cohérence théorique de la possibilité de « subversion » de l'identité à partir du structuralisme⁷⁷ et rejoint la critique de Benhabib: la personne qui n'est pas un acteur (agent, sujet?), n'est que l'effet de l'ordre symbolique :

« [...] le sujet parlant introduit par le « lacanisme » n'est pas l'acteur d'une pratique discursive, il n'est qu'un effet de l'ordre symbolique uni à des pulsions libidinales réprimées. L'introduction du sujet parlant n'a donc pas dé-réifié la structure linguistique. Au contraire, une conception réifiée du langage comme système a colonisé le sujet parlant »⁷⁸.

Lorsqu'elle utilise le langage psychanalytique, Butler rend compte de la formation du sujet individuel à travers ses processus psychiques de séparation, de deuil et de mélancolie. L'abjection et la perte sont les moments fondateurs de la subjectivité. Mais lorsqu'elle reprend le modèle foucauldien du sujet constitué par une pluralité de régimes discursifs, il y a confusion entre ses deux explications. D'un côté, la psychanalyse lui permet de « produire » un sujet dont le psychisme est constitué à l'intérieur par une série d'exclusions, et de l'autre, de rendre compte de sa constitution de l'extérieur par des discours et des différentes positions qu'il peut prendre et où la résistance à l'assujettissement est toujours possible. Butler y ajoute la contestation du sujet linguistique (la forme pronomiale « je » qui ne rendrait pas compte de l'impossibilité d'être tout ce qu'il signifie) et pour le féminisme, l'illusion de la catégorie de « femme » (le « nous »). La subjectivité chez Butler consiste avant tout à décrire les processus spécifiques aux individus, et laisse peu de place à une compréhension des relations entre différents sujets, ni de la transition d'une position de sujet à une autre, selon le régime de discours.

⁷⁶ Voir : FRASER, N., « Structuralisme ou pragmatique? Sur la théorie du discours et la politique féministe », dans *Le féminisme en mouvement : des années 1960 à l'ère néolibérale*, Éditions La Découverte, Paris, 2012.

⁷⁷ Selon Fraser, les féministes poststructuralistes ont tendance à critiquer Lacan de manière abstraite. N'arrivant pas à s'en détacher, elles seraient plutôt néo-structuralistes. Nous supposons que Fraser rangerait Luce Irigaray dans cette catégorie, tandis que Julia Kristeva et Judith Butler seraient situées entre structuralisme et pragmatique. Voir FRASER, N., « Structuralisme ou pragmatique? », dans *Le féminisme en mouvement*, Éditions La Découverte, Paris, 2012, pp. 198; 202; 206.

⁷⁸ FRASER, N., « Structuralisme ou pragmatique? » dans *Le féminisme en mouvement : des années 1960 à l'ère néolibérale*, Éditions La Découverte, Paris, 2012, p.205.

À cet égard, l'approche de l'intersectionnalité de Butler est déficiente. Son objection morale de l'exclusion (de toutes les exclusions) l'incite à intégrer directement des exemples de ce qu'elle connaît des sexualités marginales dans ses écrits. Son modèle rendant l'intersubjectivité peu atteignable, il devient ardu de déterminer si les lesbiennes, par exemple, forment un groupe *identitaire*, luttant pour sa *reconnaissance*, voire sa *libération*, si on fait l'économie d'un sujet « prêt à utiliser ».

La perspective féministe « globalisante » de Nancy Fraser accueille aussi bien les voix des minorités sexuelles, sans proposer de réduire à l'individuel (le sujet seul, une fois constitué) les possibilités de subversions de l'ordre du genre. La performativité du genre comme principe explicatif de la réalité sociale est une thèse qui mérite réflexion, puisqu'elle aborde le genre sous un angle clairement politique. Par contre, lorsque Butler se risque à proposer des pratiques de parodie des genres, il est difficile de voir comment elles pourraient être adoptées à grande échelle, ou institutionnalisées. De nouveaux discours peuvent proliférer comme pratiques de résistance à l'hétérosexisme, certes, mais comment les rendre « populaires », les répandre largement sans proposer ce que Benhabib appellerait une « utopie » féministe? La démarche politique de Butler fonctionne assez bien comme abstraction, mais pose problème quant à sa transposition dans la réalité.

La lecture de *Trouble dans le genre* laisse trop souvent penser que le genre n'est qu'une fiction politique, alors que l'objectif poursuivi par Butler n'est pas d'abandonner « les femmes » dans un néant « nominaliste ». Fraser voit dans l'approche de Butler une libération de l'identité féminine qui mène à une politique *post-féministe*⁷⁹. Bien sûr, pour Fraser, tant que l'égalité entre hommes et femmes ne sera pas acquise, il est trop tôt pour penser un « au-delà » du féminisme. *Trouble dans le genre* n'entend toutefois pas affirmer la fin du féminisme, mais malheureusement Butler n'explique pas suffisamment les subordinations qui s'entremêlent et qui rendent le féminisme plus complexe qu'une simple politique identitaire. L'intersectionnalité n'est pas traitée outre mesure chez Butler : la réflexion porte d'abord sur le déploiement du

⁷⁹ Le post-féminisme chez Fraser renvoie à un féminisme « radicalement nominaliste et anti-essentialiste, soulignant que les « femmes n'existent pas et que les identités collectives sont des fictions dangereuses » in *Structuralisme ou pragmatique?*, p. 213.

Chez Butler, le post-féminisme est plus positivement une réflexion « dans une perspective féministe sur le mot d'ordre de construire un sujet du féminisme », TG p. 65. Elle laisse l'utilisation du terme à « certain.e.s ».

genre qui produit ou non des sujets intelligibles. Ce qui rend l'intersectionnalité possible chez Fraser, c'est le recours à un sujet féminin qui puisse endosser plusieurs identités. Fraser nous semble admettre que la distinction sexe/genre puisse être à la fois naturelle *et* sociale, et donc « donnée » et construite à la fois.

Ce que Butler montre, c'est que le genre est construit comme les autres identités. Il n'est donc pas totalement « vrai », il est bâti à partir de matériaux divers (le corps, mais aussi ses interprétations culturelles et des objectifs politiques). Les discours politiques identitaires de libération ont besoin d'un sujet pour fonctionner, et c'est ce que les féminismes de Benhabib et de Fraser proposent. Butler propose une libération « culturelle ». Considérant que le pouvoir ne fait pas que réprimer, mais qu'il produit, elle mentionne :

« Si la subversion est possible, elle se fera dans les termes de la loi [paternelle, en référence à Lacan], avec les possibilités qui s'ouvrent/apparaissent lorsque la loi se retourne contre elle-même en d'inattendues permutations. Le corps construit par la culture sera alors libéré non par un retour vers son passé « naturel » ou ses plaisirs originels, mais vers un futur ouvert et plein de possibilités culturelles »⁸⁰.

Conclusion

La première section de ce chapitre opposait les visions d'un féminisme non-identitaire de Butler et de Fraser. Nous avons souligné avec Fraser le problème théorique qui marque *Trouble dans le genre* : la reconnaissance implicite de la différence sexuelle chez Butler, alors même qu'elle cherche à la nier en proposant la subversion du sens commun lié aux genres.

Ensuite, nous avons constaté que la lutte prioritaire du féminisme de Judith Butler semblait être l'hétérosexisme. Son recours à la psychanalyse rend cependant problématique le passage politique de l'individuel au collectif, alors que son *a priori* contre toutes les exclusions rend son analyse de l'intersectionnalité déficiente.

Puisque la proposition politique de Nancy Fraser, centrée sur une approche bidimensionnelle de la justice de genre, conserve un sujet féminin capable d'endosser plusieurs identités, elle nous semble plus porteuse et plus complète que la seule déconstruction des catégories identitaires formulée par Butler.

⁸⁰ BUTLER, J., *Trouble dans le genre*, Éditions La Découverte, Paris, 2005, p. 198.

CONCLUSION

Au terme de notre recherche, il nous apparaît qu'effectivement, Judith Butler laisse une place à une forme d'identité féminine, nécessaire au féminisme. Ce que nous avons démontré par contre, c'est que cela n'est pas volontaire de sa part.

Alors qu'au premier chapitre nous avons dressé le portrait de l'univers théorique de Butler, le deuxième chapitre abordait plus en détail la formation du sujet chez Butler et sa thèse de la performativité du genre. Nous avons vu qu'elle cherchait à établir que la position occupée par les individus aux sexualités marginales leur était assignée par un système social et politique hétéronormatif, disposant de moyens idéologiques pour se reproduire.

Toutefois, en utilisant la sexualité pour montrer le caractère fictif du genre, et par là du sexe, Butler offre un plaidoyer convaincant quant aux multiples possibilités de subvertir les genres, et donc le système hétéronormatif qui nous construit. Il s'agit d'une avancée certaine pour le féminisme.

C'est sa contestation de la catégorie de « femme », sujet du féminisme, et de toutes les catégories identitaires qui pose davantage problème. Si nous reconnaissons que les discours identitaires sont le plus souvent teintés d'essentialisme, l'anti-essentialisme de Butler semble extrême, comme Benhabib et Fraser l'ont toutes deux souligné.

Nous avons rapporté au chapitre 3 la critique de Benhabib sur le déterminisme du genre qu'elle impute à Butler et avons démontré qu'à ce niveau, Benhabib se trompait. Il serait intéressant d'étudier davantage l'anti-fondationnalisme de Butler, puisque nous l'avons mobilisé contre le discours alarmiste de Benhabib.

Le chapitre consacré à la critique offerte par Nancy Fraser a servi notre recherche en dévoilant davantage les faiblesses de Butler quant à une vision féministe rassembleuse. Et c'est dans ce chapitre que nous avons senti plus exactement où Butler se contredisait quant à l'identité féminine.

Si Judith Butler ne réussit pas entièrement, avec *Trouble dans le genre*, à déstabiliser la politique identitaire, soulignons que sa vision de la formation du sujet individuel réussit à éviter les exclusions arbitraires et à rendre toute vie humaine possible.

BIBLIOGRAPHIE

Monographies :

AUSTIN, J.L., *Quand dire, c'est faire*, Éditions du Seuil, Paris, 1970. Traduction de *How To Do Things With Words*, 1955.

BENHABIB, S., BUTLER, J., CORNELL, D., FRASER, N., *Feminist Contentions; A Philosophical Exchange*, Routledge, New York et Londres, 1995.

BUTLER, J., *Ces corps qui comptent ; de la matérialité et des limites discursives du sexe*, (traduction de *Bodies That Matter* [1993]), Éditions Amsterdam, Paris, 2009

BUTLER, J., *Trouble dans le genre*, Éditions La Découverte, Paris, 2005.

CHAMBERS, S.A. et CARVER, T., *Judith Butler and Political Theory; Troubling Politics*, Routledge, Londres et New York, 2008, p. 59.

ÉVRARD, F., *Michel Foucault et l'histoire du sujet en Occident*, Éditions Bertrand-Lacoste, Paris, 1995.

FLAX, J., *Thinking Fragments; Psychoanalysis, Feminism, and Postmodernism in the Modern West*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles et Oxford, 1990.

FOUCAULT, M., *Histoire de la sexualité (tome 1: La volonté de savoir)*, Gallimard, Paris, 1976.

FOUCAULT, M., *Surveiller et punir* [1975], Gallimard, Paris, 1993.

FRASER, N., *Le féminisme en mouvement : des années 1960 à l'ère néolibérale*, Éditions La Découverte, Paris, 2012.

IRIGARAY, L., *Ce sexe qui n'en est pas un*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1977.

NIETZSCHE, F., *Généalogie de la morale* [1887], GF-Flammarion, Paris, 1996.

Articles :

BENHABIB, S., « Feminism and Postmodernism », dans *Feminist Contentions ; A Philosophical Exchange*, Routledge, New York et Londres, 1995.

FRASER, N., « False Antitheses : A Response to Seyla Benhabib and Judith Butler », dans *Feminist Contentions; A Philosophical Exchange*, Routledge, New York et Londres, 1995.

FRASER, N., « Pour une politique féministe à l'âge de la reconnaissance », dans *Le féminisme en mouvement : des années 1960 à l'ère néolibérale*, Éditions La Découverte, Paris, 2012.

FRASER, N., « Structuralisme ou pragmatique? Sur la théorie du discours et la politique féministe », dans *Le féminisme en mouvement : des années 1960 à l'ère néolibérale*, Éditions La Découverte, Paris, 2012.

HAAR, M., « Nietzsche and the Metaphysical Language » in David ALLISON (éd.) *The New Nietzsche : Contemporary Styles of Interpretation*, Delta, New York, 1977, p. 17-18.

RUBIN, G., « L'économie politique du sexe : transactions sur les femmes et système de sexe/genre », traduction de « *The Traffic in Women* », dans *Cahiers du CEDREF*, no 7, Paris, 1998.

WITTIG, M., « One Is Not Born a Woman » [1981] dans *The Straight Mind*, Beacon Press, Boston, 1992.